



À la une!

Alphonse Allais

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1 La vérité sur l'homme coupé en morceaux dévoilée par l'assassin lui-même

En quel trouble me jeta la lettre que voici, de quelle perplexité s'agite, à ces confidences, mon esprit désesparé, les gens de cœur, les gens d'élite qui forment la clientèle du Journal le concevront sans peine.

« À Monsieur Alphonse Allais,

« principal rédacteur du Journal,

« 100, rue Richelieu,

« Paris.

« Monsieur le rédacteur,

« La lecture de vos écrits m'a souvent révélé l'étroite intimité qui vous lie à la personne de M. Lépine, le bien connu chef de la police parisienne.

« Aussi ne saurais-je m'adresser à meilleur intermédiaire que vous, monsieur le rédacteur, pour projeter sur l'affaire dite de l'« homme coupé en morceaux » la lueur destinée à en dissiper les soi-disant épaisses ténèbres.

« Peu de jours après la découverte des funèbres débris que vous savez, et devant l'impuissance policière, certains plaisantins d'esprit facile rééditèrent l'antique facétie : « Ne cherchez pas le ou les assassins. Ce garçon-là s'est suicidé. »

« Eh bien, cher monsieur, pour une fois, comme dit Kistmaeckers, les plaisantins d'esprit facile avaient raison : « Ne cherchez pas le ou les assassins. Ce garçon-là s'est suicidé. »

« Il s'est suicidé, c'est-à-dire – précisons – qu'il est mort, de sa propre volonté, à l'exacte minute qu'il désirait.

« Si ce n'est pas là du suicide, alors, monsieur le rédacteur, qu'est-ce qu'il vous faut ?

« Comme instrument de son trépas, il ne choisit aucun des stratagèmes personnels jusqu'aujourd'hui d'usage en telle fin : il préféra la main d'un ami.

« Ce mot exige, et au plus tôt, une explication.

« Né de père inconnu, ayant perdu sa mère à l'âge de set ans 1, le jeune Alcide P... (c'est le nom de la victime) fut élevé dans un orphelinat religieux, duquel il ne sortit plus guère que pour entrer comme novice dans l'ordre des...

« Voilà déjà qui explique comment la brusque disparition du pauvre garçon ne suscita, dans ce que, nous autres religieux, nous appelons le « monde », aucune apparente manifestation.

Alcide P..., dont j'étais l'intime ami, me prit un jour à l'écart, dans le préau du couvent, et me tint ce langage : « Tu n'es pas, frère, sans constater comme je m'abîme de jour en jour dans le gouffre du dépérissement physique et moral. La vie m'est devenue à ce point intolérable, qu'au risque de perdre mon salut éternel, je suis disposé à me tuer, tu entends bien, frère, à me tuer ! »

« Une flamme de résolution brillait au regard d'Alcide P... : son parti était pris, je le sentais, farouchement.

« C'est alors que, afin de sauver l'âme du pauvre garçon, je lui offris la combinaison suivante : je le tuerais, après quoi lui, arrivé au ciel, intercèderait pour moi, cependant que, de mon côté, je n'aurais pas trop de tout le restant de mon existence pour expier un aussi odieux forfait.

« Et, maintenant, je me sens étreint par le remords et surtout – ne le cachons point – par la crainte d'un châtiment terrestre.

« Voulez-vous donc avoir l'obligeance, monsieur le rédacteur, d'implorer de M. Lépine et des autres justiciers de la République l'assurance formelle qu'il ne me sera rien fait.

« Et je dirai tout !

« Si, d'autre part, la direction du Journal était disposée à me payer convenablement le récit, dans tous ses détails, de cette curieuse opération, on pourrait s'arranger (vous auriez, bien entendu, votre petit tant pour cent).

« En l'attente d'une double réponse favorable, veuillez, monsieur le rédacteur, agréer, etc., etc.

« Frère J... »

M. Lépine, à qui j'ai communiqué cette étrange lettre, n'est pas loin de croire à quelque mystification. Ça devient une idée fixe chez lui.

Chapitre 2 Pour se donner une contenance

Comme tout le monde, j'ai quelques cadavres sur la conscience, pas mal même, et quand j'y pense, un petit frisson me court à fleur de peau et la lividité envahit ma sympathique physionomie. Des femmes, surtout.

Oh ! que j'en ai vu mourir de ces malheureuses !

Les unes, directement sous mes coups ; les autres, victimes de la passion malheureuse que leur inspirait ma beauté fatale.

L'une d'elles, pourtant, eut de la chance.

La pauvre s'était précipitée d'une fenêtre du cinquième étage. Elle eut la chance de tomber sur un vitrage, mais de tomber, comment dirai-je ?... par le gros bout.

De telle sorte qu'elle se tira de cette aventure assez heureusement, sauf d'innombrables coupures audit... gros bout.

Je me rappelle même un mot fort drôle du médecin qui la pansait

« Est-ce que ça se verra, docteur ? demandait la jeune victime inquiète.

— Ah ! dame, répondit spirituellement l'habile praticien, cela dépendra de vous, mademoiselle. »

Pour clore cette funèbre série de féminins martyrs, j'ajouterai, avec des larmes dans la plume, que ma dernière bonne amie, une nommée L... N..., est allée, de désespoir, s'offrir en pâture aux sangliers des Ardennes.

Pauvre L... N...

Côté des hommes, je suis également titulaire et responsable d'une demi-douzaine de trépas prématurés, sans compter mes parents, qui sont tous morts de chagrin, au spectacle de mon dévergondage incoercible.

Car (quelqu'un de vous le croirait-il ?) je n'ai pas toujours été le petit bourgeois replet, actif et rangé que vous connaissez.

Un temps fut où – mauvais souvenir – celui qui écrit ces lignes n'était qu'un étudiant gouapeur, flemmard et plaisantin, préférant aux savantes leçons de M. Jungfleish les terrasses ensoleillées de la rue de Médicis, et pas autrement occupé qu'à mystifier ses contemporains.

Regrettables époques !

Bien souvent, ces mystifications tournaient mal pour leurs auteurs et compromettaient parfois leur carrière.

J'avais pris en grippe un vieux petit monsieur grincheux qui occupait un appartement au premier étage de la maison dont le toit m'abritait.

Ce vieux petit monsieur me le rendait bien, mais son âge et sa situation sociale lui interdisaient de riposter aux mille galipettes journalières dont je m'évertuais à entourer son existence.

Un jour, j'arrive à l'école – raraavis – pour passer un examen.

Parmi les examinateurs, j'aperçois qui ?

Vous avez deviné : le vieux petit monsieur grincheux, chargé de sonder mes connaissances botaniques.

Oh ! combien rudimentaires, mes notions.

Le vieux petit monsieur grincheux m'offrit une plante médicinale, me demandant sur un ton d'où était bannie toute urbanité :

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est du chou-fleur, monsieur.

— Le nom latin ?

— Je ne me rappelle pas, monsieur, mais je puis vous dire le nom anglais : cauliflower.

— Gardez votre anglais pour vous... Et à quels caractères avez-vous reconnu cette plante ?

— Mais, monsieur, je n'ai pas besoin de caractères pour reconnaître du chou-fleur.

— Ça suffit... merci, monsieur. »

Le vieux petit monsieur grincheux se vengea spirituellement de mes plaisanteries en me priant de repasser à une autre session.

Une autre farce eut une issue plus tragique.

À cette époque, le Quartier latin possédait encore des coins pittoresques, disparus depuis sous la pioche du démolisseur.

Ainsi, il n'était pas rare de voir des maisons en contrebas, tellement placées que le niveau d'une rue voisine correspondait à leur troisième étage.

C'était le cas d'un étudiant en droit, garçon effroyablement timide, dont la fenêtre était placée juste à la hauteur d'une rue voi-

sine et parallèle.

De cette rue, on plongeait dans la chambre du jeune homme, aussi aisément que si on l'eût habitée soi-même.

Un jour, je passais dans cette étrange rue.

L'étudiant travaillait près de sa fenêtre.

Je m'accoudai à la balustrade et me mis à le contempler comme une bête curieuse.

Un passant, intrigué de mon attention, s'arrêta, puis deux, puis quatre, puis vingt.

Au bout de quelques minutes, notre groupe s'appelait légion, sans que le travailleur eût songé à se distraire de ses bouquins.

À la fin, pourtant, il leva les yeux, aperçut la foule, et se submergea de confusion, quand il fut assuré que c'était bien lui l'objet de cette curiosité collective.

Le pauvre garçon, incapable de supporter ces mille regards, perdit la tête.

Il ne trouva rien de mieux que de se pendre, pour se donner une contenance.

q

Chapitre 3 Le mardi à travers les âges

Mercredi, 4 octobre.

Hier matin, quand ma petite bonne eut cargué les jalousies de mes fenêtres, je demandai :

« Dites-moi, Lucie, quel jour est-ce aujourd'hui ?

— C'est aujourd'hui mardi », **me répondit-elle de son petit air effronté qui commence à me déplaire singulièrement.

Mardi !C'était aujourd'hui Mardi !Et tout en m'habillant, je ne savais me défaire d'un trouble étrange, d'une mystérieuse mardi-pathie qui me faisait dire et mille fois répéter : C'est aujourd'hui Mardi !

Mardi !Quel monde de souvenirs, quel océan d'espoirs n'évoque-t-il pas, ce simple mot : Mardi.

Vous ne trouvez pas ? Moi, si !

L'institution du Mardiremonte aux temps les plus reculés.

Quand le Bon Dieu, qui ne se contente pas d'être le Grand Architecte de l'Univers que l'on sait, mais qui est encore un remarquable chimiste, un physicien qui connaît son affaire et un astronome de réel mérite ; quand le Bon Dieu, dis-je, eut enfin mis un peu d'ordre dans cette anarchie du chaos et que, par des procédés tenus secrets jusqu'à présent, Il eut séparé les matières solides de l'élément liquide (électrolyse, sans doute), Il adopta le système qui consiste à alterner, sept fois par semaine, la lumière et les ténèbres.

De cet instant datent les jours et les nuits, préalablement confondus en une sorte de magma gris sale assez difficile à reconstituer.

Le Mardifut l'un de ces jours. À cette époque, il ne s'appelait pas encore Mardi.Peut.être même ne s'appelait-il pas du tout.

Peu importe, le Mardiexistait ; il serait puéril et fallacieux de chercher à le nier.

(L'enfant n'existe-t-il pas avant d'être baptisé ? Eh bien, alors ?)

C'est dans la Genèse – un ouvrage assez curieux du regretté Moïse – que nous trouvons la trace du premier Mardiconnu :

« Le deuxième jour, lis-je dans ma traduction, Dieu créa le firmament qu'il appela ciel (sic). »

Ce deuxième jour, c'était le Mardi.

Reconnaissons que ce fut une journée consciencieusement remplie et qu'il faudrait étrangement fouiller l'Histoire des Journées avant d'en rencontrer une aussi bien occupée.

Le nom de Mardi que nous avons octroyé à ce jour, signifie en latin jour de Mars.

(Mars, un des meilleurs élèves du joyeux Priape, détenait à l'Empyrée le portefeuille de la Guerre.)

Le Mardi est considéré par les Espagnols comme jour néfaste (tel chez nous le vendredi).

Il ne convient pas de prêter la moindre créance à cette ridicule superstition, car – de même que leurs voisins les Portugais sont toujours gais – les Espagnols sont toujours gnols.

Une des marques les plus appréciées du Mardi est le Mardi-Gras (Le même Gras a également attaché son nom à un fusil. Drôle d'idée, entre nous, d'attacher son nom à un fusil !)

Mais les temps marchent, et, si nous sommes bien informé, le Mardi-Gras, si fêté jusqu'à ce jour, ne serait pas loin de piquer une tête dans les abîmes de l'oubli.

L'Observatoire de Paris, en effet, d'accord avec le bureau des longitudes, va proposer au gouvernement de remplacer le Mardi-Gras par le MardiLebel** (12 coups à la minute). Peste, mon cher !

Voilà un Mardi durant lequel on ne s'embêtera pas.

q

Chapitre 4 Réputation usurpée

« Et le Bon Dieu, mon cher monsieur Bénévol Mansuet, qu'en pensez-vous, du Bon Dieu ? »

La question n'était pas achevée, que nous assistions au plus inattendu des spectacles inoubliables.

Une lueur de haine venait de fulgurer l'atmosphère, si calme d'habitude, des yeux amènes de M. Bénévol Mansuet.

Un affreux rictus tordait la bouche, la bonne bouche avenante de notre ami, cependant qu'un tremblement nerveux agitait ses mains, ses mains blanches de prélat doux.

« Le Bon Dieu ! rugit-il, le Bon Dieu ! Ah ! il est joli votre Bon Dieu !... Le Bon Dieu, mais c'est un... »

Ici un mot que, désirant ne point, même indirectement, froisser les convictions religieuses, peut-être, d'une partie de notre clientèle, nous nous empressons de n'insérer point.

Animé, lui-même, de ce sentiment, M. Bénévol Mansuet s'était vite ressaisi, et, tout honteux de son emportement :

« Mais, pardon, s'excusait-il, je serais au désespoir... »

Et toute sa physionomie reflétait les remords d'avoir pu causer une peine, même légère, à l'un des membres de l'assistance.

« Ne regrettez rien, mon cher Bénévol, ne regrettez rien du tout. Pas un de nous qui ne professe, sur le terrain religieux, le plus intégral peaudeballisme.

— Et même, renforça Jules, notre peaudeballisme**se panache de la plus âpre frénésie. Si, je ne dis pas un catholique, je ne dis pas un chrétien, je ne dis pas un être professant une religion quelconque, si le plus pâle spiritualiste se permettait de pénétrer ici, apprenez qu'il serait reçu à coups de barres d'aspect-sur la figure. »

Ainsi rassuré sur notre faible cultisme :

« Le Bon Dieu, mes amis, poursuivit M. Bénévol Mansuet, est le seul être actuellement vivant pour lequel j'éprouve quelque aversion.

— Qu'a-t-il fait, pour cela, le Bon Dieu ?

— Ce qu'il a fait ?... Ce qu'il a fait ?... Mais quand ce ne serait que l'Univers, que la Nature !

— La Nature ?... Que dites-vous, Bénévol ?... Mais c'est beau, la Nature !

— C'est beau, mais c'est triste.

— Étrange pessimisme !

— Combien légitime, ce pessimisme !... Citez-moi quelque chose d'aussi effroyablement désolant, d'aussi impitoyable, d'aussi féroce que cette charmante petite organisation qui s'appelle la Nature, l'autophageNature...

— Comment ! la Nature boulotte des voitures automobiles ?

— D'abord, oui, elle en boulotte comme elle boulotte tout, mais ce que je veux dire par autophage, c'est que la Vie des Êtres ne se propage et s'éternise qu'avec le concours de la substance des autres.

Et comment ?

— Ah ! oui, on peut le dire, et comment ! car cette substance, sauf de rares exceptions, sert à repaître les autres, alors qu'elle est encore à l'état vivant, pantelant, sensible.

— Pourtant vrai !

— Tenez, moi qui vous parle, il y a une chose que je ne pardonnerai jamais au Bon Dieu : c'est l'impossibilité où je me trouve de manger un malheureux œuf à la coque sans éprouver les plus atroces remords.

— Ah ! par exemple, voilà qui est particulier !

— Pour obtenir des œufs à la coque, il faut faire bouillir de l'eau. Or, en faisant bouillir de l'eau, songez-vous à la torture de ces millions de pauvres petits microbes brusquement élevés à la température de cent degrés centigrades, caloriqueauquel nul entraînement préalable ne les a disposés ?

— Depuis le temps que l'humanité fait bouillir de l'eau, ils doivent avoir l'habitude.

— Ah ! mes bons amis, veuillez ne pas sourire... Que diriez-vous au spectacle de plusieurs millions de chevaux plongés dans une spacieuse marmite remplie d'une eau maintenue pendant quelques minutes à l'état d'ébullition ? Oui, que diriez-vous ?

— Un cri d'horreur s'échapperait sans doute de nos poitrines.

— Et vous auriez raison... Eh ! bien, qui vous dit qu'un simple bacille ne jouit pas de la même sensibilité que le cheval, ou même l'homme ?

— En effet.

— Oh ! oui, pourquoi le Créateur a-t-il imaginé cette regrettable organisation, où la souffrance coule à pleins bords, alors que les instants de plaisir y sont si rares ?

— Et si courts...

— En conséquence, vous voudrez bien, mes bons amis, m'excuser si, tout à l'heure, je me suis laissé aller à quelques propos un peu vifs à l'endroit du Bon Dieu.

— Nous partageons votre réprobation, monsieur Bénévol Mansuet.

— D'ailleurs, il serait malséant de tenir trop ardente rancune au Bon Dieu. Accordons-lui les circonstances atténuantes. Songez, messieurs, qu'il n'a mis que six jours pour créer l'Univers, et dame ! six jours pour venir à bout d'une tâche de cette importance, c'est un tantinet court. Ne vous semble-t-il pas, en effet, bien difficile d'accomplir, en un laps aussi limité, quelque chose d'un peu réussi comme Univers ? »

Chapitre 5 Proposition d'un malin polonais

M. Maurice Curnonsky, un jeune fantaisiste qui commence à se faire une place au soleil de la Littérature Souriante et qui publie de très vraiment réussies chroniques dans Le Chat-Noir (un journal dont je fus le directeur, au temps où ma situation dans le monde m'autorisait encore à tremper dans la confection des petits canards ; comme c'est loin, tout ça !), m'adresse une lettre dont l'intégrale publication me paraît imposée par la plus élémentaire humanité.

Seulement, voulez-vous faire un pari avec moi ?

Je gage que l'idée – si simple, pourtant, et si pratique du jeune Curnonsky – sera en pleine application chez les Anglais et les Américains, cependant que nous autres, fourneaux de Français, en serons encore à ricaner bêtement.

Parlez, mon petit Maurice, et soyez poli :

« Mon cher Maître,

» Tous ceux qui portent des chemises, et s'honorent d'être vos humbles admirateurs, s'accordent à reconnaître qu'un de vos plus grands titres de gloire aux yeux d'une postérité enthousiaste sera d'avoir continué la tradition de ces immortels génies auxquels rien d'humain ne reste étranger.

» Comme celle de Victor Hugo, votre âme

» Mise au centre de tout comme un écho sonore,

a vibré au diapason de tous les sentiments généreux, et Pascal eût salué en vous un de ceux qui cherchent en gémissant.

» Je suis donc sûr que vous serez heureux et fier de me prêter le concours de votre immense tribune pour révéler à la France, la solution d'un des grands problèmes qui intéressent l'humanité : je veux parler de la suppression des tempêtes.

» Quelque temps après Renan, vous êtes né au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages, et vous avez pu constater la fâcheuse influence des tempêtes sur la mortalité des navigateurs. Vous savez combien de marins, combien de capitaines, qui sont partis joyeux pour des courses lointaines, dans le morne horizon se sont évanouis, et vous n'hésiteriez pas à offrir une absinthe-grenadine au monsieur qui viendrait vous dire : « J'ai trouvé le moyen d'en faire une bien bonne à tous les océans, en les forçant à se tenir tranquilles. »

» Eh bien ! mon cher Maître, vous pouvez sans crainte commander un cocktail pour le Captain Cap et une absinthe-grenadine pour moi : car j'ai trouvé le moyen de supprimer les tempêtes ou plutôt, comme on dit dans le grand monde, je suis tout simplement

» Celui qui met un frein à la fureur des flots.

» L'idée de ce frein, aussi pratique qu'imprévu, m'est venue l'autre jour en écoutant notre illustre ami le docteur Pelet discuter, avec son habituelle autorité, la question de l'apaisement des tempêtes par le filage de l'huile. Le savant praticien, qu'aucun Boucher n'attendait ce jour-là, expliquait à deux jeunes demi-vierges qu'il suffit de répandre quelques litres d'huile sur la mer, autour d'un bâtiment en détresse, pour voir les plus fortes lames se changer en petites vagues inoffensives qui enveloppent de caresses très douces les flancs du navire naguère désarmé...

» L'idée avait germé en moi, et j'en vins à me demander s'il ne serait pas possible, non seulement d'apaiser les tempêtes, mais de les prévenir en répandant dans tous les océans assez d'huile pour recouvrir la surface des flots de la très mince couche oléagineuse qui suffit à les rendre inoffensifs... Et, après trois jours de réflexions, je viens vous poser cette question, dont il me semble, comme dirait M. Brunetière, que la poser c'est la résoudre.

» Puisqu'il est reconnu et prouvé par l'expérience que les tempêtes, ces coliques de la mer, ne résistent pas à l'application du plus mince cataplasme à base d'huile, pourquoi ne pas les traiter par la méthode préventive, et assurer pour jamais le calme aux océans, grâce à une très simple application de la pisciculture... en les peuplant de sardines à l'huile ? ? ?

» Je vous laisse, mon cher Maître, le soin de développer cette idée géniale, mais féconde, et, certain que vous serez touché par le ton (mariné) de ma requête, je vous prie de me croire,

» Increvablement,

» Votre fidèle Maurice Curnonsky. »

Pourquoi, mon cher Curnonsky, développerais-je votre idée, puisque vous vous en êtes si magistralement chargé ?

Et puis, l'heure est l'heure. Il est moins le quart et j'avais promis d'être rue Lauriston à la demie.

q

Chapitre 6 Madrigal manqué

La science avait été jusqu'alors sa seule préoccupation. Son existence tout entière s'était écoulée à apprendre, à apprendre encore, à apprendre toujours, et on l'aurait véritablement désolé en lui assurant qu'un jour il saurait tout, à l'égal de Dieu.

Cette vie exclusive avait produit chez lui une gaucherie étrange, une maladresse absolue pour tout ce qui n'était pas expérience ou recherche scientifique.

Les femmes, naturellement, n'avaient jamais compté dans son existence. Non pas qu'il les eût en dédain ou même en indifférence, mais sa préoccupation dominante l'arrachait vite à tout autre sentiment.

C'était à cette époque un grand garçon de vingt-cinq ans, fort beau, malgré sa barbe et ses cheveux toujours mal taillés et trop longs, malgré son costume acheté à la diable n'importe où et porté sans le moindre souci d'élégance.

Mais ses yeux noirs étaient superbes, et son large front très blanc dénotait une haute intelligence en même temps qu'une candeur inaltérable.

Aussi, pour peu qu'il y eût mis un peu de bonne volonté, les bonnes fortunes ne lui auraient pas fait défaut. La seule qu'il avait eue l'avait rendu méfiant et, depuis, il n'avait jamais donné suite à nulle intrigue.

Un soir, une belle fille qui dînait à son restaurant l'avait trouvé de son goût, et sans façon, à la sortie, avait passé son bras sous son bras, et les voilà qui étaient partis tous deux vers Montrouge.

Là, ils s'étaient assis sur un banc. La belle fille causait tout le temps. Lui écoutait, souriant.

Puis, à un moment, il avait cessé de sourire. Il n'écoutait plus la belle fille, tout entier à une idée qui lui était venue subitement sur les potentiels. Alors, oubliant tout le reste, il était parti, laissant sur son banc la pauvre belle fille toute décontenancée. Ce n'est que le lendemain qu'il se souvint qu'il n'était pas seul. Cette aventure augmenta sa gêne à l'égard des femmes, et plus jamais il ne se risqua à entamer un bout de causerie avec aucune d'elles.

Un beau jour, ses parents, qui étaient des petits rentiers de la banlieue, résolurent de le marier. Lui, n'éleva aucune objection.

La jeune fille était jolie et fort séduisante. Il s'en éprit presque tout de suite.

Ce fut, parmi tous ses camarades de laboratoire, un joyeux étonnement que ce futur mariage, et les plaisanteries tombèrent comme grêle sur le jeune homme.

« Comment lui fais-tu la cour, à ta bonne amie ? »

Faire la cour, ce mot le troubla profondément. Depuis huit jours qu'il allait chez sa fiancée, il ne lui avait pas encore fait la cour.

Ses amis lui enseignèrent obligeamment qu'il devait tourner de jolis compliments à la jeune fille, des compliments habiles et qui n'auraient pas l'air d'en être.

Le soir même, il arriva chez les parents de la jeune femme avec un gros bouquet.

Marguerite – ai-je dit qu'elle s'appelait Marguerite – dans le petit salon, brodait en l'attendant.

Lui, offrit ses fleurs le plus galamment qu'il put, et s'assit près de sa fiancée.

Son regard allait de la petite bouche rose aux grands yeux gris, et avec une émotion contenue mais satisfaite :

« Mademoiselle, dit-il, vous avez la bouche si petite et l'œil si grand que, s'il vous prenait fantaisie de manger un de vos yeux, il faudrait le couper en quatre. »

Le mariage a été rompu.

q

Chapitre 7 Erreur

Ce fut l'excès même de la hideur de cette vieille qui m'attira chez elle.

Quand, passant dans une ruelle transversale, je l'aperçus à sa fenêtre avec son masque violâtement blafard, ses petits yeux où luisaient toutes les sales luxures, et sa perruque brune frisotante, si manifestement postiche, il me monta au cerveau une bouffée de lubricité fangeuse, comme en voient souvent les rêves des très jeunes gens vicieux et de certains vieillards inquiets.

De près, elle était absolument répugnante. La couperose de ses vieilles joues pendantes était encore accentuée par le poudroient bleuté d'une veloutine d'herboriste. Des réparations successives de son énorme râtelier avaient mis des dents d'azur

trouble à côté d'autres qui semblaient en vieil ivoire, et tout son être paraissait échappé de quelque cauchemar aux hantises pénibles.

Et pourtant, je n'eus pas une seconde d'écœurement. La nausée se transforma, chez moi, en une sorte de soûlerie bizarre qui m'intervertissait le goût, et très amoureusement, j'enveloppai la vieille de la caresse de mes longs regards.

.....

.

Ce n'était pas le besoin qui la poussait à faire son infâme métier, car tout, chez elle, était suffisant et presque confortable.

Le lit était bon, les draps fins et blancs, et dans le coin de la chambre, une vieille armoire normande avait cet aspect cossu, cette apparence inexplicable d'être remplie, qui fait que des gens comme nous distinguent infailliblement, même fermées, les armoires pleines des vides.

Tout d'un coup, comme certains champignons qui poussent spontanément dans des milieux putrides, l'idée du crime germa dans mon cerveau et y prit subitement une telle place que je n'essayai même pas de la combattre.

Mon couteau était un de ceux qu'on appelle de Nontron, à lame droite et pointue, au manche rond rétréci au bout, bien en main, et dont la large virole mobile empêche que la lame se referme.

Très fort et très droit, je lui plantai le coup entre les deux épaules, à une place que je sais.

Pendant que la vieille s'affaissait brusquement sur les genoux, dans la posture d'une désespérée qui implore Dieu, je lui maintenais le couteau dans la plaie, et la large virole empêchait le sang de couler.

Quand elle eut poussé son dernier « hou » rauque et sourd, quand l'hémorragie interne eut achevé de l'étouffer, je pris dans un tiroir de son armoire toutes les pièces d'or et d'argent, et refermant la porte sur moi, je descendis tranquillement l'escalier.

Toute cette scène de meurtre n'avait pas duré dix minutes, et pas de bruit, pas de sang répandu !

Pourtant, quand je me sentis dans la rue, j'eus un soupir de soulagement et un sourire de triomphe, mais vite évanoui...

Deux sergents de ville marchaient sur moi, de leur pas lourd de ronde, et leur tranquillité me semblait pleine de menace.

Avec l'effronterie des coupables, je plantai dans leurs yeux mon regard hardi, et tous les deux, comme mus par un mouvement machinal, portèrent leur main à la visière du képi.

D'autres sergents de ville, rencontrés plus loin, me saluèrent de la même façon respectueuse, semblant répondre à ma secrète préoccupation :

« Nous vous prenons si peu pour un assassin, cher monsieur, que nous n'hésitons pas à vous saluer. »

Et jusque chez moi, je fus poursuivi par les marques de respect des gens de police, que je m'obstinais d'ailleurs à fixer insolemment.

Rentré dans mon appartement, je me précipitai devant la glace, pressé de voir une tête d'assassin.

Et je fus secoué par le plus joyeux éclat de rire de ma vie, et je m'expliquai mon prestige subit.

La virole de mon couteau n'avait pas complètement bouché la plaie, et par la solution de continuité qui laisse passer la lame, avait jiglé**un filet de sang de la vieille.

Ce filet était venu s'épanouir en rosette sur ma boutonnière.

Tous ces imbéciles m'avaient pris pour un officier de la Légion d'honneur.

q

Chapitre 8 Le Panthéon anthume

Les projets, certes, ne manquent pas de rajeunissement du Panthéon, car, entre nous, le Panthéon est bien vieux jeu, bien raplapla : quantité de Parisiens, de vrais Parisiens, rougiraient à goûter là leur solennel et définitif repos.

Parmi ces projets, certains se montrent dignes d'arrêter un instant notre bienveillante attention.

D'autres, vaut mieux n'en parler point, ou, si nous les citons, que ce soit pour en flétrir le saugrenu, le manque de tact, l'indécence.

Telle cette proposition que je voyais tout au long détaillée dans le dernier numéro du Sourire,sous la signature, pourtant

respectée jusqu'alors, de l'auteur de ces propres lignes, et dans laquelle n'est-il point question de dorénavant remplacer les classiques sépultures par d'immenses bocalux en cristal remplis d'alcool, au sein desquels flotteraient, pour l'éternité glorieuse, les corpses, comme disent si bien les Anglais, de nos grands hommes.

Le grand défaut du Panthéon, tel qu'il existe actuellement, c'est son manque absolu d'intérêt.

Un mur derrière lequel il se passe quelque chose, je ne connais rien – quoiqu'on plaisante – de plus passionnant.

Mais un tombeau dans quoi ne se passe rien, qu'est-ce que vous voulez que cela me f... ?

Le grand tort, dans ce genre d'entreprise, c'est d'attendre que les grands hommes soient effectivement décédés pour les faire entrer dans l'immortalité – j'entends l'immortalité officielle.

Pourquoi faire attendre au Bonhomme Génial la sublime consécration des pieux pèlerins quotidiens et défilatoires ?

... Et voici comme je verrais le mode nouveau d'à ses grands hommes la Patrie reconnaissante.

Abandonnées les caves du Panthéon aux vieux Voltaires et autres Rousseaux !

À nous, le vaste hall – si j'ose m'exprimer ainsi – inondé de clarté, orné de doux Puvis !

Tout autour de la salle, se dressent des estrades harmonieuses, sur chacune desquelles un sacré grand homme – je veux, par là, désigner un vieux monsieur qu'une commission spéciale

aurait, de son vivant encore, sacré grand homme – s’offre complaisamment aux regards émus des visiteurs.

Derrière le sacré grand homme, de fort jolies jeunes femmes, presque entièrement dévêtues, agitent des plumes en palmodiant...

(Allons bon ! voilà que je me trompe !)

... agitent des plumes en psalmodiant des hymnes qu’accompagnent en sourdine les orchestres les plus mystérieux, sous la direction de notre ami Claude Debussy.

On ferait payer un franc à l’entrée, et j’ai comme une idée que ça ne désemplirait pas.

(Cent sous le vendredi.)

q

Chapitre 9 Un curieux bio-point de droit

« Vous n’avez rien dit, me reprochent quelques lecteurs, sur le cas de M. Languille, un de nos plus récents acéphalisés. »

Je n’ai rien dit sur le cas de M. Languille tout simplement parce qu’il n’y avait rien à dire au sujet de ce banal délinquant.

Mais où je vais me rattraper, c’est dans l’occasion suivante :

Tout d’abord, prenez, s.v.p., connaissance de cet article, extrait d’un organe tout ce qu’il y a de plus sérieux, comme l’in-

dique son nom, les Annales de la Médecine et de la Chirurgie étrangères :

Le 18 avril 1868, dans la prison de Villarica (Province de Mines-Geras), au Brésil, eut lieu une double exécution capitale, celle des nommés Aveiro et Carinès.

Selon la coutume, l'exécution se fit à huis clos dans la prison même, en présence du docteur Lorenzo y Carmo, de Rio de Janeiro, très connu des savants par ses remarquables travaux sur l'électricité appliquée à la physiologie et ses succès dans ses opérations d'autoplastie.

À peine les deux têtes étaient-elles tranchées, que le docteur Lorenzo et l'un de ses aides replacèrent celle d'Aveiro sur son tronc et la rattachèrent au moyen de nombreux points de suture.

Les rhéophores d'une pile électrique puissante furent appliqués à la base du cou et sur la poitrine ; sous l'influence du contact, les mouvements respiratoires s'effectuèrent. Le sang, qui pénétrait en abondance par la surface de section dans la trachée et les bronches, menaçant de s'opposer au passage de l'air, le docteur Lorenzo pratiqua la trachéotomie ; la respiration se fit alors régulièrement.

Après soixante-douze heures d'un travail ininterrompu, le docteur Lorenzo constata avec stupéfaction un commencement de circulation. Trois jours après, la respiration se rétablit d'elle-même, sans le secours de l'électricité. Les membres, jusque-là privés de mouvement, commencèrent à s'agiter faiblement.

Le docteur Lorenzo fut effrayé des résultats qu'il avait obtenus ; mais il n'en continua son œuvre qu'avec plus d'ardeur

encore. Dès ce jour, des aliments liquides furent introduits dans l'estomac au moyen d'une sonde œsophagienne.

Mais il était écrit que le docteur marcherait de surprise en surprise. En effet, le directeur de la prison, entrant pour la première fois dans la salle d'expérience, reconnut une erreur singulière, résultant de la précipitation avec laquelle on avait dû opérer. On avait appliqué au corps d'Aveiro la tête de Carinès.

Au bout de près de trois mois, ajoutent les Annales, la cicatrisation était complète et les mouvements, quoique encore difficiles, devenaient de plus en plus étendus. Enfin, au bout de sept mois et demi, Aveiro-Carinès put se lever et marcher, n'éprouvant qu'un peu de raideur dans le cou et de faiblesse dans les membres.

... Or, ce matin, j'ai reçu ce mot :

Cher ami,

Mon oncle Carinès, dont je t'ai souvent parlé, vient de mourir pour la deuxième fois, mais celle-là est la bonne.

Comme je m'y attendais, il m'a légué toute sa fortune, laquelle est fort considérable.

Mais, voilà-t-il pas que d'autres héritiers, plus proches que moi, s'avisent de contester la validité du legs, sous le prétexte que le testament n'est pas de sa main, mais bien de celle de son ancien complice Aveiro.

Qu'en penses-tu ?

Il est certain que si le trépas définitif de mon pauvre oncle Carinès était survenu dans les environs du 18 avril 1868, je n'aurais

qu'à m'incliner.

Mais depuis ces trente-sept ans écoulés, l'ancienne main d'Aveiro n'est-elle pas devenue celle en propre, de mon oncle ?

Puisque tu es si bien avec Heckel, demande donc à ce vieux marchand de psychoplasma de t'éclairer sur ce curieux épinard physiologique.

En attendant, cher ami, veuille bien, etc..., etc...

Ton

Pedro Carines.

Le mot épinard physiologique n'est pas, en effet, excessif, pour la circonstance.

La parole est à la science.

La moindre consultation sera reçue avec reconnaissance.

q

Chapitre 10 Une petite femme bien moderne

Il y avait une fois une petite femme rudement gentille et qui avait oublié d'être bête, je vous en fiche mon billet.

Son mari, lui, était laid comme un pou, et bête comme un cochon.

Les sentiments que la petite femme nourrissait à l'égard de son mari n'auraient pas suffi (pour ce qui est de la température) à

faire fondre seulement deux liards de beurre, cependant que lui se serait, pour sa petite femme, précipité dans les flammes ou dans l'eau, sur un signe d'icelle.

Des faits de telle nature sont, d'ailleurs, fréquemment constatables en maint ménage contemporain.

Cette gentille petite dame et ce vilain homme croupissaient dans une indigence fâcheuse. L'or ne foisonnait pas dans leur coffre-fort ; et même, ils n'avaient pas de coffre-fort.

L'homme, lui, s'en serait fichu pas mal, d'être pauvre – avec quatre sous de charcuterie et un veston d'alpaga, il se trouvait heureux – mais pour sa jolie petite épouse, il souffrait de cette pauvreté et des voisins l'entendirent souvent répéter :

« Mon Dieu, c'est-y embêtant d'être aussi nécessiteux ! »

Pour toutes ressources, il avait une petite place de comptable dans une maison qui venait de se fonder pour l'importation générale du phylloxera dans le Nord de l'Espagne. (En liquidation, depuis.)

Si ses appointements atteignaient 1800 ou 2000, c'est tout le bout du monde.

Je ne vous connais pas, mais je voudrais voir la tête que vous feriez avec 2000 francs par an, surtout si vous vous trouviez l'époux d'une petite femme se drapant plus volontiers de surah que de moleskine.

Heureusement qu'il était très bête – comme je l'ai dit plus haut – et qu'il coupait dans les racontars de sa gentille compagne.

« Combien, disait-elle, crois-tu que j'aie payé cette douzaine de chemises ?

— Dame, répondait notre imbécile en se grattant la tête, je ne sais pas trop, moi.

— Pas tant que ça, mon chéri ! Ça n'est pas croyable... Quarante-huit sous. Tu ne diras pas que je te ruine, hein ?

— Quarante-huit sous ? s'ahurissait-il !

— Oui, mon ami, quarante-huit sous ! C'est un laissé pour compte. »

À dire le vrai, la petite femme exagérait encore, avec ses quarante-huit sous. Les chemises en question ne lui avaient pas coûté quarante-huit sous, ni même quarante sous, ni même vingt sous, ni même dix sous.

Pas même deux sous, pas même un sou !

Elles lui avaient coûté... mettons, un sourire (à cause des jeunes filles qui nous écoutent).

Malgré la souvente répétition de ces sourires en ville, le dénuement du ménage augmentait dans de cruelles proportions.

Or, un jour que le dîner était plus maigre que d'habitude (ce qui n'est pas peu dire) la petite femme rentra dans la chambre de son mari, au moment où ce dernier se mettait au lit, et voici la conversation qui s'engagea entre eux :

(Imaginez-vous que la jolie petite dame profère ces mots d'une voix de fée, tandis que son mari rappelle par son timbre le son

d'un trombone à coulisse qui aurait séjourné dans la Meuse depuis les déplorables événements de 70.)

« Dis donc, mon chéri... dit-elle en passant ses menottes exquises dans les vilains cheveux de l'homme.

— Ma mignonne !

— Tu ne sais pas ce que je viens de lire au cabinet, dans un vieux journal 1 ?

— Quoi donc, ma belle chérie

— L'histoire d'un homme, à Versailles, qui s'était fait assurer sur la vie, et qui a touché son assurance en montrant à la Compagnie un autre cadavre qu'il fit passer pour le sien.

— Et alors ?

— Alors, l'homme a touché son assurance.

— Oui, mais il a été pincé ?

— Il a été pincé, parce que c'était un serin. Moi, j'ai imaginé un truc épataant pour ne pas être pincé.

— !!! ???

.....

.

À ce moment, ils soufflèrent la bougie et je n'entendis plus rien.

La petite femme débitait son idée tout bas, et l'homme n'objectait rien.

Bientôt, un bruit de baisers (mettons de baisers, à cause des jeunes filles qui continuent à nous écouter).

.....

.

Quelques semaines après les faits que je viens de relater, un homme était trouvé assassiné dans un wagon, sur la petite ligne d'intérêt local qui va de Dunkerque à Biarritz.

Les papiers qu'on trouva sur lui permirent d'établir son identité.

La jolie petite femme palpa, avec des sanglots convulsifs, les 200 000 francs de l'assurance.

Elle portait ce jour-là une toilette noire véritablement exquise et embaumait le cosmydor.

Le soir même, elle jetait à la poste (Étranger) un mot ainsi conçu :

« Mon cher feu mari,

« Vous savez la frayeur que j'ai toujours éprouvée des revenants.

« Vous avez été gentil avec moi pendant votre vie : j'espère bien que vous ne m'embêterez pas après votre mort.

« D'ailleurs, le climat de Paris, si salubre à ma santé, est désastreux pour les trépassés de votre tempérament.

« Celle qui ne vous oubliera jamais.

« Hélène. »

.....

.

Sacrifiez-vous donc pour les femmes ?

q

Chapitre 11 Manchots

Quand le gouvernement de la République française me conféra le très grand honneur de m'appeler à la présidence de la Commission supraparlementaire des Améliorations à fournir au sort des manchots, mon premier soin fut de diviser mon assemblée en deux sous-commissions : l'une devant s'occuper spécialement des infortunés privés d'un seul bras, la seconde destinée à surtout envisager le cas des bi-manchots, autrement dire les personnes que nature, maladies ou traumatismes dépossédèrent de leurs membres antérieurs.

Bien que conservant la direction générale des travaux de ces deux commissions, ce fut particulièrement à la bi-manchotie que je consacrai le peu qui me surnage d'intelligence, d'énergie et de dévouement à la cause des déshérités.

L'espace m'est ici, par dommage, trop parcimonieusement mesuré pour que je puisse, in extenso, reproduire le discours par lequel j'inaugurai nos travaux, véritable petit chef-d'œuvre de méthode ingénieuse et de fraternelle clarté, de style allural, et de mille autres mérites, tous d'une rare inoubliabilité.

Notre programme se résuma vite en ceci : faire rechercher, à la Bibliothèque nationale (par des petits jeunes gens pas chers) ce qu'on avait déjà tenté, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, en vue de l'amélioration du sort des manchots ; faire rédiger (par des petits jeunes gens bon marché) une substantielle compilation de ces travaux, mémoires, édits, décrets, dotations, etc., etc., servir chaud et tendre sa poitrine haletante vers quelques croix d'honneur bien méritées.

Nous ne fûmes pas, hélas ! longs à rester muets d'épouvante et d'horreur : depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, nul roi, nul empereur, nul pape, nul philanthrope privé, n'a songé jamais à tendre la moindre main miséricordieuse aux gens sans bras !

Nib de nib !... Nous étions frais !

La seule ressource nous restait de procéder par analogie et de rechercher, dans les systèmes appliqués aux autres déshérités ce que nous pourrions bien prendre à l'usage de notre petite spécialité.

Nous visitâmes des écoles où l'on élève des aveugles, et des établissements au sein desquels s'éduquent les sourds-muets.

Cette double inspection ne respira que la stérilité.

« Peut-être, nous avisâmes-nous, la visite de l'École Scarron se verra-t-elle frappée, pour nous, au coin d'un plus appréciable avantage ?

— Car enfin, observa notre honorable vice-président, qu'est-ce que c'est que les culs-de-jatte, sinon des manchots, des manchots par en bas ?... »

Ce qui nous frappa, à notre entrée à l'École Scarron, fut l'air d'extraordinaire bonne humeur de tous ces petits pensionnaires.

Précisément, c'était l'instant d'une récréation.

Il fallait les voir rouler à des vitesses vertigineuses, évoluer, vi-revolter, confortablement installés sur leurs coquettes et bien roulantes petites voitures à pneus !

Tous les jeux auxquels se livrent nos bébés jambus se voient exécutés avec la plus vive maestria par les jeunes élèves de l'École Scarron.

Notamment le football !

Quelques-uns de ces drilles, sur le sort de qui nous nous api-toyons, n'hésitèrent pas à nous éclater de rire au nez fort impertinemment.

« Mais, mon pauvre monsieur, haussa les épaules l'un d'eux, il me pousserait subitement la meilleure paire de jambes du monde que je n'hésiterais pas une minute à me la faire amputer !

— Les jambes, ajouta son voisin, c'est la mort des bras ! »

Et, ce disant, le jeune homme se retroussait la manche sur des muscles comme je n'en souhaiterais pas à mon pire ennemi.

« Tenez, fit un troisième, faites-en autant, les « cuissards ! »

Empoignant une corde qui pendait du troisième étage, il s'élevait, tel l'oiseau, dans les airs avec une célérité facilement explicable par la suppression du poids mort des jambes, jointe à la surprenante vigueur des biceps, entraînés par l'usage quotidien du fer à repasser.

Tout cela – je ne dis pas – était fort joli : mais quelle instruction à en retirer, pour le bien de notre mission ?...

Nulle, hélas !

Et nous en sommes, aujourd'hui, à cette maigre réforme de l'orgue de Barbarie, désormais accessible aux pires bi-manchots, grâce à un système de pédales assez semblable à celui dont se servent les rémouleurs.

Si quelqu'un de nos lecteurs voyait quelque amélioration plus profonde, merci d'avance !

q

Chapitre 12 Ménageons jusqu'à la susceptibilité des météores

« Alors, mon cher Bénévol, vous n'aimez pas La Fontaine ? »

M. Bénévol Mansuet jeta sur l'assistance un regard doucement circulaire :

« Si j'étais certain que, parmi ces dames et ces messieurs, ne se trouve aucun descendant du grand fabuliste, ou tout au moins quelqu'un professant pour sa mémoire un culte profond, peut-être alors me hasarderais-je à dire mon opinion. »

Chacun de nous ayant affirmé qu'on s'affectait de ces mânes comme, environ, de celles de Colin-Tampon :

« Eh bien, proclama Bénévol, ce mythographe eût mérité de passer à la postérité sous le sobriquet du « Méchant La Fontaine » !

Puis, effrayé de tant d'audace :

« Si j'ose m'exprimer ainsi », atténua-t-il.

Car M. Bénévol Mansuet, dans sa crainte de froisser les sentiments d'autrui, s'appliqua à n'employer que des expressions médianes.

Volontiers, c'est ainsi qu'il chanterait :

Il était un moyen navire (bis)

Qui n'avait que fort, fort, fort peu navigué (bis)

Bénévol Mansuet n'aime pas La Fontaine, parce que La Fontaine semble, dans ses récits et moralités, se réjouir des malheurs assaillant sans relâche tant de pauvres bêtes qui n'en peuvent mais, telle, pour exemple, cette infortunée Cigale creveuse de faim par inépargne.

« Votre sollicitude, cher monsieur Mansuet, s'étendrait-elle aux végétaux ?

— Parfaitement, mon jeune ami. Je trouve, entre autres, quasi détestable cette histoire du Chêne expiant une fort légère vanité d'un déracinage effroyable, sur lequel La Fontaine insiste avec une volupté visible :

Du bout de l'horizon accourt avec furie

Le plus terrible des enfants

Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs. L'arbre tient bon ; le roseau plie.

Le vent redouble ses efforts

Et fait si bien qu'il déracine

Celui de qui la tête au ciel était voisine,

Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

« Vraiment, chers amis, la main sur le cœur, dites-moi si le Chêne méritait pareil châtiment ?

— Excessif, en effet, mais si bien dit ! Ce La Fontaine avait tout de même beaucoup de talent.

— Le talent n'est rien sans la bonté, messieurs, et le désir de faire plaisir aux gens.

— Pourquoi le Chêne, aussi, cherchait-il à humilier ce pauvre petit Roseau ?

— Le Chêne n'a jamais cherché à humilier le Roseau. Son langage, au contraire, respire la meilleure compassion. Écoutez-le :

Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage

Dont je couvre le voisinage

Vous n'auriez pas tant à souffrir :

Je vous défendrais de l'orage.

« Dites-le-moi, messieurs, est-ce là d'un mufle le langage ?... Allons ! bon, voilà que je parle en vers, moi aussi. Non, mes-

dames, non, messieurs. Ce Chêne, je m'y connais, était un brave homme de Chêne.

— Alors, à la place de La Fontaine, c'est le Roseau que vous auriez déraciné ?

— Pauvre cher petit Roseau du Bon Dieu !...Oh ! que certes non pas !

— Alors ?

— Je ne sais pas, moi... J'aurais cherché quelque solution moyenne... Comme une association entre ces végétaux...

— Une association ?

— Oui, au moyen du greffage, vous savez qu'on obtient des plantes qui participent des qualités de leurs deux ataves, des hybrides, comme on dit... Grâce à ce procédé d'union intime, j'aurais créé le Chêne-Roseau (*quercus arundinensis*), nouvelle espèce possédant la robustesse bien connue du Chêne, alliée à la légendaire souplesse du Roseau... Ainsi, tout le monde eût été content.

— Sauf l'Aquilon.

— Vous avez raison : je vais chercher une autre solution, donnant satisfaction à la susceptibilité fort légitime de ce pauvre Ouragan. »

Chapitre 13 Paris tropical

Il y a quelques jours – le temps me manque pour fixer exactement la date de l'événement –, le matin, en m'apportant ma fine tasse de chocolat, La Verdure, mon vieux et fidèle valet de chambre au grand style, me réveilla par ces mots :

« N... de D... de N... de D... de b... de N... de D... qu'il fait froid ce matin !

— Je ne trouve pas, entrouvris-je la paupière droite.

— Pardi, dans votre pieu !... Mais dès que Monsieur aura f... les pieds dehors, qu'est-ce qu'il prendra pour sa grippe, Monsieur ! »

Mon vieux et fidèle valet de chambre au grand style n'exagérait en rien.

Qu'est-ce que Monsieur prit pour sa grippe !

C'est littéralement de canard que sévissait le froid, ce matin-là...

Et je me mis à concevoir une grande stupeur de ce que le genre humain, qui fait son malin, sût si mal s'armer contre cet imbécile fléau qui s'appelle le froid.

Qu'est-ce que c'est, en somme, que le froid ?

Un phénomène dû, tout bêtement, à l'abaissement de la température.

Élevons-la, cette température, de par là même, nous supprimons le froid.

... ?... Je vois poindre sur les roses lèvres de nos lectrices et sur celles, bestiales, de nos lecteurs, un sourire moqueur, doublé d'un haussement d'épaules, avec, dans les yeux, la lueur du sentiment qui vous fait analoguer autrui à M. de la Palisse.

Rentrez vos railles, bonnes gens, et laissez-moi finir.

Pour ce qui est de la lutte contre le froid dans les habitations, reconnaissons-le, le genre humain commence à savoir y faire assez bien.

Cheminées, poêles et autres appareils chauffants, ingénieux dispositifs contre les courants d'air, etc., etc., tout cela relève, aujourd'hui, de la meilleure civilisation.

Mais dans la rue !

Que fait-on en vue d'atténuer les inconvénients, parfois sérieux, du froid public ?

Quelquefois, quand le thermomètre marque éclosion des ours blancs, on voit apparaître, au sein de rares carrefours, de maigres braseros, autour desquels se pressent pauvres diables et diablesses, commentant les derniers événements.

Piteux moyen de caléfaction collective et bien indigne des temps glorieusement radifères que nous traversons !

Cherchons ensemble, si vous le voulez bien, mesdames et messieurs, s'il n'existerait pas meilleur procédé de thermogénie vicinale.

Quand la Nature, notre grande Patronne, désire élever la température sur de vastes superficies, comment s'y prend-elle ?

Vous me répondez qu'elle dispose de ce sublime brasero qui répond au nom de Soleil.

Rien de plus juste.

Mais le nommé Soleil, vous le savez, elle ne l'emploie pas toujours directement.

Par nos peu équatoriales latitudes, en certains points de notre littoral breton, par exemple, ne pourrait-on pas, à l'heure où nous mettons sous presse, cueillir des camélias en pleine terre ?

Grâce à quelle assistance, s'il vous plaît ?

Grâce à l'assistance du Gulf-Stream, ce merveilleux courant d'eau chaude qui nous vient du golfe du Mexique !

Voyez-vous, mes petits amis, où je veux en venir ?

Transformons – pour ne nous occuper actuellement que de la Capitale –, transformons la Seine en un Gulf-Stream artificiel.

Chauffons la Seine avant son entrée dans Paris !

Et quoi de plus simple, je vous le demande, au moyen de vastes pontons-braseros gorgés de coke embrasé ?

Afin d'éviter toute fâcheuse déperdition de calorique, nous vi-trerons, telle une serre, la rivière sur un parcours de quelques kilomètres en amont de Paris.

Et voilà !

Je donne mon projet, bien entendu, pour ce qu'il vaut.

Si quelque spécialiste dispose d'un plus ingénieux stratagème, c'est avec une infinie bonne grâce que vous me verrez m'incliner

devant lui.

q

« Moi, dit une dame, avec un accent anglais, je l'ai visité le Hohenzollern. C'est un magnifique bateau. »

Suit la description détaillée de l'impérial bâtiment.

Tous, dans le wagon, nous écoutions la dame, n'épargnant aucun effort pour donner à nos physionomies l'apparence de l'intérêt le plus passionné.

Seul, dans un coin, un monsieur âgé ne semblait goûter aucun plaisir au détail de cette tudesque et flottante splendeur.

Bientôt, même, il perdit patience, haussa les épaules et grommela :

« Des bateaux ! Ah ! oui, parlons-en ! Quelque chose de propre, les bateaux ! Et à quoi ça sert-il, je vous le demande un peu ?

— Pardon, monsieur, l'interrompis-je poliment : les bateaux, c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux pour aller sur l'eau !

— Pardon vous-même ! répliqua le vieux monsieur. J'ai trouvé mieux que cela, moi qui vous parle !

— Mieux que des bateaux ?... pour aller sur l'eau ?

— Oui, monsieur, pour aller sur l'eau !

— Ah ! par exemple !... Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir...

— Il ne tient qu'à vous, monsieur. Si vous voulez me faire l'honneur de venir chez moi, je vous ferai assister à de curieuses expériences. »

Et il me tendit sa carte : Duc de Pauvreliu, château de Pauvreliu, près Salbec-en-Auge.

J'avais beaucoup entendu signaler ce vieux gentilhomme comme un fier original, mais c'est la première fois que je me trouvais en sa présence.

Je n'eus garde, comme vous pensez bien, de manquer à son aléchante invitation.

Le domaine de Pauvreliu, comme tous les domaines qui appartiennent à des gens lotis d'une idée fixe, est un domaine fort négligé.

De l'herbe pousse emmy les allées, et les vieux arbres séculaires ne perdraient rien à être ébranchés en de plus fréquents laps.

... Nous étions arrivés au fond du parc devant une assez grande surface plane dont je ne m'expliquai pas, tout d'abord, la nature.

Un immense manège, eût-on dit, un manège à air libre et couvert d'une forte couche de sciure de bois.

« Qu'est-ce que c'est que ça, d'après vous, me demanda brusquement mon hôte.... Ne cherchez pas, vous ne trouveriez pas : c'est un étang.

— Un étang ?... Un étang sans eau, alors.

— Un étang plein d'eau, au contraire, mais dont l'eau est recouverte d'une couche de liège grossièrement pulvérisé.

— Je commence à comprendre.

— Cette couche de liège pulvérisé a une épaisseur de trente centimètres, épaisseur suffisante pour supporter, non seulement le passage des gens, mais encore la circulation des voitures.

— C'est à peine croyable.

— L'expérience en est à votre portée. »

En effet, nous nous acheminâmes sur le liège du bonhomme et je constatai que nous n'enfoncions nullement.

On avait la sensation de marcher sur un tapis élastique, sur un matelas de caoutchouc, et on n'enfonçait pas.

Le duc de Pauvreliou enfourcha un vieux tricycle et fit plusieurs tours sur la pièce d'eau.

Même résultat.

« Eh bien ! triompha le bonhomme, êtes-vous convaincu, maintenant ?... Car, ce qu'on fait sur un étang, rien n'empêche de le réaliser en grand sur la mer.

— Oh ! permettez...

— Je prévois vos objections et je vais les démolir l'une après l'autre, ainsi que le ferait un tireur habile pour les pipes d'un établissement forain. »

Et, en effet, ce diable d'inventeur me convainquit totalement.

Seulement, dame, il en faudrait du liège, pour couvrir toute la surface liquide du globe, il en faudrait !

Le duc a calculé qu'en mettant de la bonne volonté dans tous les pays civilisés de la terre, en contraignant tous les citoyens du monde entier à cultiver du liège dans leurs propriétés, sur le bord des routes, partout enfin où peut pousser le liège, il suffirait d'une vingtaine d'années pour arriver à un résultat définitif.

Mais aussi, quel résultat !

Plus de marine ! Plus de ces coûteux et fragiles bateaux à la merci d'un coup de vent ou d'une collision !

Et le railway direct entre Paris et New-York (trois jours et demi de voyage).

Je n'insiste pas sur tous les progrès, sur tous les avantages qu'apporterait à l'humanité la réussite de cette magnifique entreprise.

Malheureusement, l'Angleterre est là, l'Angleterre moins disposée que jamais à négliger sa toute-puissance maritime, l'Angleterre égoïste et mercantile, l'Angleterre, en un mot, toute prête à étrangler dans son œuf l'idée splendide et civilisatrice du duc de Pauvreliou !

Chapitre 15 Post-scriptum

Un monsieur qui s'intitule ingénieur international m'adresse une lettre en laquelle il reproche aigrement au duc de Pauvreliu, l'auteur de ce projet, de s'être inspiré d'une idée à lui, idée qu'il développa jadis dans les journaux spéciaux.

Il s'agit des routes flottantes, dont le souvenir est encore vivace (c'est l'ingénieur international qui l'affirme) chez toutes les personnes qui s'occupent sérieusement (sérieusement est souligné) des progrès de l'humanité.

Comme son nom l'indique, la route flottante est une longue queue de solides radeaux mis bout à bout, mouillés en mer au moyen d'ancres et de chaînes à ressort.

Ces chaînes à ressort permettent à nos radeaux de se disjoindre momentanément pour donner passage aux bateaux ; après quoi lesdits radeaux n'ont plus qu'à se rabouter 1.

De forts bourrelets ad hoc atténuent les inconvénients du heurt et du frotage.

L'ingénieur international affirme que rien n'est plus pratique que son idée et, dans un post-scriptum véritablement touchant, il m'offre, si je veux préconiser son entreprise et lui procurer, par moi (!) ou mes amis, la dizaine de millions nécessaire à établir une route flottante Calais-Douvres, il m'offre, dis-je, une forte part dans les bénéfices.

Avis aux amateurs.

En plus des énormes profits que rapportera l'affaire, MM. les actionnaires auront droit à une carte de circulation sur les routes

flottantes, pour eux et leur famille.

Avouez que c'est tentant.

D'autres communications me sont parvenues sur le même sujet.

J'y reviendrai, la chose en vaut la peine.

q

Chapitre 16 Philologie

Mon jeune et intelligent directeur me remet, ou plutôt me fait remettre par un de ses grooms – car nous sommes en froid depuis quelque temps (histoire de femmes) – la lettre suivante que je publie presque intégralement, non pas tant pour l'intérêt qu'elle comporte que pour la petite peine qu'elle m'évite d'imaginer et d'écrire une vague futilité analogue ou autre.

Tout ce qui touche à la langue française, d'ailleurs, ne me saurait demeurer indifférent. Mes lecteurs, mes bons petits lecteurs chéris, le savent bien, car pas un jour ne se passe sans que je sois consulté sur quelque philologique embarras, ou invité à consacrer de ma haute sanction telle nouvelle formule.

D'autres se montreraient orgueilleux d'une semblable renommée ; moi, je n'en suis pas plus fier !

Une lettre très gentille, entre autres, reçue dernièrement, me disait en substance :

« Un syndicat d'idolâtres de votre incomparable talent et de votre parfaite tenue dans la vie me charge de vous aviser qu'il a définitivement adopté, comme courtoise formule épistolaire, le inoxydable que vous venez de lancer avec votre indiscutable autorité.

» Mais croyez-vous point, cher Monsieur, que l'orthographe en serait pas mieux ainsi : inoccidablement, témoignant que les sentiments qu'on nourrit pour son correspondant sont altérables par rien du tout, même le trépas ? »

Nous sommes d'accord, Syndicat d'idolâtres, nous sommes d'accord.

Et puis, voici la lettre annoncée plus haut :

« À Monsieur Fernand Xau, Directeur du journal Le Journal, 106, rue de Richelieu.

» Monsieur,

» Depuis plus de deux ans que, chaque matin, je lis le Journal, j'admire... etc., etc.

(Ici quelques mots aimables pour plusieurs collaborateurs non dénués, en effet, de talent.)

» ... Mais ce que je prise par-dessus tout, ce sont les chroniques si fines, si ingénieuses, si larges, si substantielles de ce remarquable vieillard (sic) qui signe Alphonse Allais.

» Je n'ai pas l'honneur de le connaître, je n'ai même jamais vu sa photographie, mais le respect que j'éprouve pour son noble caractère et pour la façon si docte, si magistrale, si définitive avec laquelle il dénoue le nœud gordien des plus grosses difficultés de

la langue française, m'ont amené à lui demander, par votre intermédiaire, son avis sur une question qui nous passionne, quelques amis et moi.

» M. Allais a su conquérir, dans les milieux universitaires, une vive autorité pour la lueur qu'il jeta jadis sur le genre du mot tac, masculin ou féminin selon le cas (l'attaque du moulin, le tic-tac du moulin, la tactique Dumoulin).

» Il s'agit aujourd'hui des différentes orthographes du mot sang, qui ondoient suivant la qualité, la couleur, la température, etc., etc.

» Quand, par exemple, vous parlez, dans le Journal, de ce jeune esthète que vous appelez, je crois, Sarcisque Francey ou Sancisque Frarcey (ou un nom dans ce genre-là), vous dites : « Ce petit jeune homme détient le record du bon sens. »

» Mais dès qu'il est question du chasseur Mirman, vous écrivez : « Le député de Reims se fait beaucoup de mauvais sang. »

» Donc, s, e, n, s, quand c'est bon ; s, a, n, g, quand c'est mauvais.

» De même, l'orthographe de ce mot varie avec la couleur :

» Quoique le sang soit habituellement rouge, vous écrivez « faire semblant » s, e, m, et « sambleu ! » s, a, m.

» Expliquez cela, s. v. p. !

» Ce n'est pas tout :

» Pourquoi écrivez-vous : « M. Barthou perdit son sang-froid » s, a, n, g, et « Don Quichotte perdit son Sancho » s, a, n ?

» Je m'arrête, monsieur le directeur, car, à insister dans cette voie, on se ferait tourner les sangs.

» Peut-être M. Alphonse Allais trouvera-t-il que je n'ai pas le sens commun ?

» Dans cette espérance, veuillez, monsieur le directeur, etc., etc.

» Votre bien dévoué,

» Jean Des Rognures. »

La question est, en effet, étrangement complexe ; je la transmets à mon conseil d'études (section des lettres).

Et je me rappelle l'amusante boutade de mon pauvre vieil ami Hippolyte Briollet :

On dit « Francfort-sur-le-Mein » et « avoir le cœur sur la main ». Comment voulez-vous que les étrangers s'y reconnaissent ?

Moi aussi, je me demande comment les étrangers peuvent s'y reconnaître.

q

Chapitre 17 Saint Élie, patron des chauffeurs

L'idée que nous préconisons ici, voici quelques jours, de chercher au Paradis un bienheureux que ses ex-fonctions sur terre

désigneraient clairement comme patron des automobilistes, a rencontré dans le monde sportif le plus flatteur accueil.

Quelques journaux ont reproduit la teneur de ma proposition en souhaitant qu'elle s'accomplît au plus tôt, car, ajoutaient-ils, les occasions sont bien fréquentes en lesquelles le chauffeur ne sait à quel saint se vouer 1.

Ce qui rencontra beaucoup moins de succès, je dois l'avouer, c'est le choix que j'avais cru pouvoir hasarder, en vue de ce haut poste, d'un certain saint Otho, personnage d'autant moins connu qu'il est le simple fruit d'une lamentable et mienne invention.

« Faut-il, m'écrit sévèrement, à ce sujet, un digne ecclésiastique du diocèse de Tours, faut-il, monsieur, que votre moelle soit sur les dents pour qu'en tant auguste matière, vous en soyez réduit à un aussi piètre calembour 2 ! »**

Et le digne ecclésiastique du diocèse de Tours ajoute :

« Si messieurs les automobilistes désirent avoir leur délégué auprès du Très-Haut, je ne saurais trop leur recommander le Prophète Élie, que tous ses actes, au cours de sa vie terrestre, désignent pour cet honneur. Entourez-vous, cher monsieur, de documents, et vous serez bientôt convaincu de la justesse de mon appréciation. »

Il avait raison, le bon prêtre tourangeau, et le long travail que je vais avoir l'honneur de vous résumer ici le démontre péremptoirement.

Le prophète Élie, né à Thiobé, bourgade qu'on a tout lieu de croire située dans le pays de Galaad, vit le jour dans des conditions plutôt spéciales.

Au moment où le bébé venait au monde, Sobac, son père, vit s'approcher deux hommes vêtus de blanc, qui saluèrent le nouveau-né, l'environnèrent de flammes et lui en firent même avaler. (I. Rois,XVII, I.)

Un joli début pour un futur chauffeur, comme on voit, et qui détermina la vocation de notre vieux camarade.

Toutes les aventures un peu intéressantes, en effet, de son existence comportent une importante collaboration du feu.

Dans le fameux match entre Baal et Jéhovah, organisé par l'impie Achab, c'est le feu qui joua le principal rôle, car, alors que les cent cinquante prophètes idolâtres ne sont pas fichus, malgré de surhumains efforts, de rôtir leur holocauste, Élie construit un autel avec douze pierres, selon le nombre des tribus, le couvre de bois, y pose la victime et, après avoir versé sur le tout, en trois fois, douze grandes cruches d'eau, prie Jéhovah de procéder à l'allumage.

Quelques minutes ne s'étaient point écoulées, que la petite installation d'Élie flambait au-delà de toute espérance et que les cent cinquante lascars du fumiste Baal connaissaient les affres de l'égorgement collectif.

Les progrès actuels de la science et la faillite de la superstition nous permettent de reconstituer, en sa véracité, ce curieux épisode.

Les douze cruches d'eau étaient douze cruches d'essence 3,**et rien ne m'ôtera de l'idée que c'est Élie le vrai inventeur de l'électricité, ou, pour mieux dire, de l'élietricité.

Le miracle s'explique donc de lui-même.

Mais, pour voir notre Prophète sous le jour qui nous intéresse, il faut attendre la fin.

Ici, je copie le Livre des Rois, ou à peu près :

« ... Il se trouvait à Galgala, avec Élisée, son disciple, lorsque Dieu l'avertit que sa mission était terminée. Il voulut éloigner Élisée, mais, comme ce dernier refusait de le quitter, Élie monta dans un chariot de feu et, laissant tomber son manteau sur Élisée, disparut dans un tourbillon... »

Pour tout être que ne saurait aveugler le fanatisme religieux, ce chariot de feu n'apparaît-il pas clairement comme la première voiture à pétrole ou à vapeur que mentionne l'histoire ?

Les chauffeurs sauront donc, désormais, à quel saint se vouer.

q

Chapitre 18 La question de la Loire

Vif fut mon dépit quand brusquement d'irrémissibles tâches me prohibèrent toute participation au XIe Congrès de la Loire navigable lequel se déroule en ce moment, sous l'avisée présidence de notre éminent confrère nantais M. Maurice Schwob.

Rien de ce qui touche à la Loire ne saurait rester indifférent au cœur des bons Français, cette Loire, cette vieille Loire témoin de la majeure partie de notre histoire nationale.

Loire immortelle de nos aïeux !

Depuis un laps de temps que je ne saurais préciser, l'illustre fleuve, jadis si florissant, a perdu dans la plus grande partie de son cours le sens de la navigabilité, et les meilleurs esprits s'unaniment à déplorer que, sur mille points divers, d'inoubliables ponts aient été jetés d'une rive à l'autre pour que nul, hélas ! désormais bateau ne passe dessous !

Que de millions gaspillés en pure perte !

Entre autres causes, ce regrettable état de choses résulte de ce que la Loire a vu, graduellement, remplacer son eau par du sable fin, substance dont les savants s'accordent à constater le bas flottantiel.

Le remède gît donc entier dans ce programme :

Moins de sable ;

Plus d'eau.

Ou tout simplement :

Beaucoup plus d'eau que de sable.

Pullulent les projets :

Adduction dans le lit de la Loire d'une portion de l'eau du Rhône ;

Mesures sévères contre le déboisement ;

Etc., etc., etc.

Hâtons-nous, avant la fermeture de ce Congrès, d'exposer nos idées sur ce vital problème.

Tout d'abord, il est sacrilège de prétendre que la Loire manque d'eau. C'est effrayant, au contraire, comme il y a de l'eau dans la Loire. Seulement, c'est une eau peu sérieuse et cohésive point. Au lieu de mettre sa coquetterie à se totaliser, au long de son cours, à former une brave rivière bien rassemblée, non, Mlle la Loire s'amuse, telle la petite folle de l'Écriture, à se ramifier, se disperser, s'épandre, se diffuser, se multifider, à s'éperdre. Et partout dans ce sable oiseux et vain vous ne contemplez que flaques, mares, et même véritables étangs inaptes à la moindre batellerie.

Empressons-nous donc – et tout est là – de faire rentrer dans un lit unique ces masses d'eau si stupidement gâchée.

Ainsi qu'aux bains publics, côté des hommes, côté des femmes, instaurons à la Loire côté du sable côté de l'eau. Et vous m'en direz bientôt des nouvelles, mon vieux Schwob !

Double avantage, d'ailleurs.

N'aurons-nous pas créé deux Loires ?

L'une navigable ;

L'autre carrossable.

Car autant le sable se montre peu flottatoire, autant sa rou-lance aux véhicules est enviable, surtout quand on prend la précaution de lui offrir quelque cohésion par un léger arrosage au collodion (un litre et demi environ par mètre carré).

Et comme motodrome, citez-moi meilleur, gens spéciaux !

q

Chapitre 19 Oui, décidément réformons l'orthographe

Sur une sommation tout à fait**formelle d'un groupe de lecteurs réunis en syndicat (on n'en finira donc jamais, avec ces n... de D... de syndicats !), me voilà dans l'affreuse nécessité d'exposer ici mon opinion sur une question du jour qui me répugnait le plus, à savoir si l'on doit continuer à respecter l'orthographe comme une vieille tante à héritage, ou bien si l'on pourra désormais lui tailler sans crainte ce que certains membres mal éduqués de l'armée française dénomment irrévérencieusement une basane.

Il y a du pour, il y a du contre, comme dit Jules Lemaître, ou plutôt comme il disait jadis, avant d'être devenu le gaillard résolu que l'on sait.

Les sages partisans du « statu quo » ont mille fois raison ; mais combien, également faut-il approuver les hardis novateurs, et les suivre des deux mains dans la voie bénie de la simplification !

Ah ! si l'on pouvait trouver un moyen terme, un ingénieux truc qui nous permît de violer la vieille douairière sans cesser néanmoins de la tant vénérer !

Espérons que l'ingéniosité de MM. les préposés triomphera de cette réelle difficulté.

Tout d'abord, une remarque s'impose.

Les interviewers qui se sont occupés de la question n'ont songé qu'à une chose : se présenter chez les grammairiens, les gros

universitaires, les littérateurs et Mme Sarah Bernhardt, afin d'extorquer à tous ces messieurs et à la grande artiste leur opinion sur l'épineux sujet.

Mais les gens véritablement intéressés à la réforme de l'orthographe, personne, que je sache, dans la presse, ne s'est dérangé pour aller cueillir leur avis.

Et ces gens ?...demandez-vous sur un ton de mépris, qui est-ce ?

Ces gens, saluez, messieurs, ces gens ne sont autres que nos seigneurs les lecteurs tous membres affiliés à cette puissante société secrète dont on connaît mal les statuts et qui s'appelle le Public.

Or, le lecteur – et cette considération tranchera le nœud du conflit – le lecteur du journal, de la livraison, de la brochure et même du volume relié, a tout intérêt à ce que les écrivains adoptent résolument et jusqu'en ses dernières conséquences la réforme de l'orthographe, dont les principes fondamentaux sont la suppression de toute lettre inutile, le remplacement du prétentieux « ph » par un simple « f » et autres modifications de même nature.

Il est difficile de se rendre un compte même approximatif, à moins d'avoir beaucoup pâli sur la question, de la place que pourront gagner les littérateurs, du jour où ils se décideront à écrire « têtâr » au lieu de « théâtre », « lètr » au lieu de « lettre » et « filandreu » au lieu de « philandreux ».

Environ trente pour cent !

Voulez-vous un exemple ?

Tenez, je prends la première phrase qui me passe par la tête et je vais la transcrire successivement des deux façons :

En vieux jeu, d'abord

« Quel chouette banquet que le banquet des vingt mille maires ! »

Et maintenant en « modern style » :

« Kel chouett bankè ke le bankè dé vintmil mer ! »

Hein ! qu'est-ce que je vous disais ?

Vous tirez vous-même les conséquences avantageuses d'une telle réforme.

Avec la même superficie de papier et le même nombre de lignes, le lecteur jouira d'un tiers de substance en sus.

Les romans de 300 pages n'en compteront plus que 200, et, au lieu de les payer 3 francs, on les aura pour quarante sous !

Si vous trouvez que cela n'est rien, vous !

q

Chapitre 20 Les albatros voyageurs

Vous êtes trop jeunes pour vous rappeler ce détail, mais, dans les premiers temps que fonctionna le télégraphe électrique, la transmission des dépêches exigeait un système de deux fils, le second

fil, s'imaginaient les ingénieurs, indispensable pour ramener le courant.

Ces messieurs ne furent pas longs, d'ailleurs, à s'apercevoir qu'un seul fil suffisait, la terre, expliquaient-ils gravement, remplissant l'office du second fil.

Si l'on avait prédit à ces braves gens qu'un jour viendrait, pas très lointain, où l'on n'aurait plus besoin de fil du tout pour correspondre de Cape-Cod (États-Unis) à Poldhu (Angleterre), leur voyez-vous d'ici la tête ?

C'est, à vrai dire, le krach prochain du fil télégraphique, et j'adjure ceux de mes lecteurs qui détiennent en leur portefeuille des valeurs en ce genre, de n'attendre point la dégringolade 1.

De même – et ne voyez-vous la saisissance de ce rapport, démontrant un coup de plus que l'essence même du progrès est d'être parallèle à lui-même ? – de même, dis-je, je vous annonce pour bientôt une violente défaveur s'abattant sur les pigeons voyageurs.

Dans cinq ans, peut-être plus tôt, le pigeon voyageur vous apparaîtra plus démodé que n'est aujourd'hui le télégraphe à bras du bon vieux père Chappe.

Revenant à ses petits pois, qu'il n'aurait jamais dû quitter, le pigeon est en train d'abandonner à l'albatros sa spécialité, jusqu'à ce jour incontestée, de facteur aérien.

« À l'albatros ! ouvrez-vous de grands yeux.

— À l'albatros, parfaitement, au robuste et fier oiseau, roi des mers, empereur de l'espace ! »

.....

.

Ah ! certes, ce ne fut pas une petite affaire que d'arriver à ce résultat.

Que de patience ! Que d'ingéniosité ! Que de veilles !

Le lieutenant de vaisseau Dumas de Beaupré, qui, depuis trois ans, s'est attelé, sans défaillance, à cette tâche, m'en contait les mille péripéties avec cette bonne humeur qui est, à vrai dire, la marque de notre marine nationale.

« Quand, pour la première fois, j'émis dans l'entourage mon idée d'accroître et de perfectionner le zoo-angélisme, en substituant le superbe albatros au ridicule pigeon, ce fut un éclat de rire dont mon tympan résonne encore. « – L'albatros ! ricanaient ces brutes, l'albatros !... » sans rien, d'ailleurs, ajouter de plus concluant.

— Les gens sont si bêtes !

— Moi, sans me laisser rebuter, je me mis à l'œuvre. Je me procure des œufs d'albatros, que je fais couvrir par de simples canards. Tant que mes volatiles sont trop jeunes pour prendre leur volée vers le large, je les laisse barboter dans leur calanque, largement approvisionnée de poissons à leur goût. Arrivés à l'époque du départ pour la vie libre et sauvage, au moment où les petits ingrats vont me tirer leur révérence, un très léger fil métallique s'insère, comme par hasard, et solidement attaché, j'en réponds, au fond de leur bec, et bon voyage, les petits amis !

— Je commence à saisir.

— Le lendemain, tout penauds, éreintés, crevant de faim, qu'est-ce que je voyais revenir en mon installation ? Les évadés de la veille. Réintégration dans la volière, enlèvement du fil métallique, bombance, puis réinstallation du fil métallique et, de nouveau, le large ! Au bout de quelques jours de ce manège, mes albatros s'étaient mis en tête, et pour ne plus jamais l'oublier, cette notion que la liberté est bonne à vous faire crever de faim, cependant qu'au seul pigeonnier(conservons-lui cette appellation provisoire) réside l'alimentation copieuse et variée.

— C'est très simple...

— Mais encore fallait-il y songer... J'ai donc créé d'abord des individus-albatros, ayant, tels les vieux pigeons, le goût du foyer. Couplant ensuite ces individus, j'ai déterminé une espèce, race de moins en moins libertaire, possédant de plus en plus l'instinct acquis et transmis du retour en la confortable maison.

— Et le sens de l'orientation ?

— L'albatros en est naturellement loti, plus que le meilleur pigeon. Quant aux distances à parcourir, elles sont, pour ainsi dire, illimitées, tant par l'endurance, la vitesse de mes oiseaux, que par leur faculté de pouvoir, en route, se reposer, mollement bercés par le flot. »

Très gracieusement, le capitaine Dumas de Beaupré ajouta que, tout prochainement, un lâcher de ses albatros devait avoir lieu en plein océan Pacifique, et que je lui ferais plaisir si je voulais bien assister à cette expérience si intéressante pour notre défense nationale.

Ce à quoi je m'engageai de la meilleure grâce du monde.

Chapitre 21 Gabelle macabre

Il va se plaider, la semaine prochaine, au tribunal du Havre, un curieux procès entre un particulier et l'administration des douanes françaises, procès dont le résultat fixera un point de droit des plus intéressants.

Laissez-moi, dites, vous conter la chose par le menu : elle en vaut la peine.

Le mois dernier, s'embarquaient, sur le transatlantique La Champagne, deux Français : un Français âgé et un jeune Français.

Quand je vous aurai dit que le vieux était l'oncle du jeune, je me croirai dispensé d'ajouter que ce dernier était le neveu du vieux.

Nos deux compatriotes se destinaient à New-York, d'où ils se dirigeaient vers Chicago, dans le but d'admirer les fils électriques à couper le beurre de l'ingénieur Edison et consorts.

À Chicago, ils s'embêtèrent si ferme, parmi les vertueux et sinistrement raseurs presbytériens, luthériens, calvinistes, etc., de là-bas, qu'ils se rabattirent illico sur New-York où, paraît-il, on n'eut pas le temps de s'embêter une minute pendant le wordl's-fair. (Une bonne blague que les New-Yorkais firent aux Chicagotiens.)

(Pour rester dans les traditions d'esprit bien français, appelons l'oncle Incarné de même que nous baptiserons le neveu Derameau.)

À New-York, l'oncle Incarné, fortement aidé par le jeune Derameau, contracta des habitudes d'intempérance et de débauche.

Disons le mot : il se surmena dans de fangeuses orgies.

Au bout d'une quinzaine de cette existence à laquelle les bâtons de chaise les plus dévoyés auraient refusé de prendre part, Incarné, vanné jusqu'à la corde, proposa le retour.

Pas fâché au fond de revoir ses petites amies de Paris, le jeune Derameau accepta de tout cœur.

Au bout de deux jours de traversée – abrégeons – Incarné mourut.

Comme le capitaine parlait de jeter à l'eau la dépouille mortelle du bonhomme, Derameau protesta vivement, non pas tant par pitié népotale que dans la crainte de se voir accusé d'avoir empoisonné le digne vieillard.

Un arrangement survint : on conserverait jusqu'au Havre, dans un baril de tafia, le corps de M. Incarné.

Oui, mais voilà, on ne découvrit pas à bord un tonneau assez vaste pour contenir le défunt, à moins de lui faire prendre une attitude ridicule et peu compatible avec la majesté de la mort.

Le maître charpentier de la Bourgogne, un garçon de ressources, alors proposa d'improviser un excellent tonneau dans les proportions voulues.

Où y a d'la gêne y a pas d'plaisir,
comme dit la chanson de Charles Cros.

Tout alla bien jusqu'au Havre.

Mais quand il s'agit de débarquer le funèbre colis, un douanier se présenta :

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça ? répondit Derameau, c'est mon oncle.

— Votre oncle ? Dans un tonneau !

— On met son oncle où l'on peut, mon ami, surtout quand il est trépassé entre le ciel et l'onde. »

Cependant, le gabelou avait flairé le contenu.

« Que ce soit votre oncle ou votre tante, ajouta-t-il, vous devez payer pour le liquide.

— Soit !...Combien ? »

Alors, un sous-brigadier s'approcha et se mit à jauger le tonneau, d'après la formule employée dans les douanes du Havre :

$$V = \Pi (d + (D - d)X 0,56)^2XH 1$$

formule également en vigueur, si je ne me trompe, à l'octroi de la ville de Paris.

« Ça fait tant de décimètres cubes ; par conséquent, vous avez tant à payer. »

Derameau paya, prit le train, toujours muni de son sarcophage liquide, et fit au décédé de convenables obsèques.

Le soir même de l'enterrement, un monsieur se faisait introduire auprès du jeune homme et lui tenait ce langage :

« Monsieur, je suis au courant du malheur qui vous a frappé. Je sais également dans quelles conditions vous avez rapporté M. votre oncle sur le plancher des vaches, si j'ose m'exprimer ainsi. Vous avez payé à la douane du Havre tantpour un tonneau qui jaugeait tant,n'est-ce pas ?

— Rigoureusement exact.

— Eh bien, la douane du Havre vous a floué. Elle vous a fait payer pour le contenu intégral du tonneau, sans en déduire le volume du corps de M. votre oncle.

— Ah bah !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Combien cubait monsieur votre oncle ?

— Ma foi, monsieur, je vous avouerai que jamais l'idée ne m'est venue de jauger le pauvre cher homme.

— C'est une grande imprudence... Combien pesait-il ?

— Environ 90 kilos.

— Si on l'avait jeté à l'eau, aurait-il flotté ?

— Sensiblement.

— Bon, cela nous représente une densité d'environ 1. Nous avons, par conséquent, un volume de 90 décimètres cubes que

nous forcerons bien la douane du Havre à défalquer. Signez-moi cette procuration.

— Voilà, monsieur. »

La douane du Havre a refusé de restituer un seul centime des droits perçus.

L'affaire se présente mardi au tribunal. Je tiendrai nos lecteurs au courant.

q

Chapitre 22 À monsieur Ousquémont-Hyatt, à Gand

Votre lettre, cher monsieur, m'a touché aux larmes, dirais-je, si je ne craignais de me faire railler par mes sceptiques lecteurs et mes gausseuses lectrices.

Et puis, je mentirais en parlant de mes larmes.

Votre lettre m'a fait plaisir, bien plaisir, et c'est encore très gentil.

Vous avez la bonté de vous informer de mes travaux, de mes amours, de mes espoirs.

Les Confessions d'un enfant du cycle vont-elles bientôt paraître ? demandez-vous.

Et ma fameuse Légende des cycles, à quand sa mise en vente ? Entre parenthèses, j'ai ajouté à cette publication le sous-titre sui-

vant, à la portée des plus humbles méninges : ou le Vélo à travers les âges.

Car le vélo, cher monsieur, n'est pas d'invention aussi récente que vous semblez le croire.

Des morceaux de silex me tombèrent sous la main dernièrement qui sont les fragments de vélocipèdes préhistoriques.

Sans remonter si haut, le tandem, ce fameux tandem dont vous faites votre Dieu, était une machine courante (courante est le mot) à l'époque de la vieille Rome.

Une des marques les plus appréciées alors était le Quousque tandem dont se servait, à l'exclusion de tout autre, l'équipe des frères Catilina.

Quand Cicéron (voyez la première Catilinaire) avait parlé du Quousque tandem aux Catilina, il avait tout dit.

Et il ajoutait, ce Marcus Tullius, *abutere patientia nostra*, ce qui signifiait : Est-ce que l'équipe des frères Catilina ne nous fichera pas bientôt la paix avec leur dangereux Quousque tandem ?

Allusion transparente au recordium Roma-Tusculum établi, la veille, par les frères Catilina, recordium fertile en accidents de toute sorte : écrasement d'un puer en train d'abiger muscas, le cheval effrayé d'un vieux magister equitum, fraîchement débarqué des guerres puniques, etc., etc.

(De ces frères Catilina, l'histoire a conservé le nom d'un seul, Lucien, que les courtisanes appelaient familièrement Lulu.)

Cicéron, d'ailleurs, se couvrit de ridicule dans cette affaire. Il y mêla des noms qui n'avaient rien à y voir. Ô Tempora ! Ô Mores !

Le marquis de Morès – est-il nécessaire de l'ajouter ? – ne connaissait même pas Catilina de vue.

Le plus comique, c'est que Cicéron invectivait ainsi le Quousque tandem des frères Catilina... en hémicycle, lequel, ainsi que l'indique son nom, était une sorte de vélodrome composé de la moitié d'une roue. (Comme ça devait être commode de rouler là-dessus !)

Je travaille également à la reconstitution du célèbre PôdâsocusAkilleus, d'Homère, et je compte bien démontrer que si cet Akilleus était, à ce point, pôdâsocus, c'est qu'il avait une bonne bécane entre les jambes.

De là, je remonterai aux ailes, dont la mythologie grecque affublait les pieds de Mercure.

Ce sera un jeu d'enfant pour moi d'établir que ces ailes sont la représentation symbolique de la pédale.

Rude tâche, monsieur, que de dissiper ces brumes !

J'y travaille sans relâche, ne m'interrompant que pour prier.

Au revoir, cher Ousquémont-Hyatt, et bon appétit.

Si vous avez l'heur de rencontrer, par les rues de Gand, notre excellent Maurice Maeterlinck, décrochez-lui, de ma part, mille marques d'estime et de cordialité.

Chapitre 23 Légitime revendication

Bornons-nous, pour aujourd'hui, à enregistrer une légitime réclamation.

Elle se passe de commentaires, et j'en suis ravi, car je m'en trouve complètement dénué en ce moment, et j'ai passé un marché avec une grande maison anglaise qui m'interdit de me servir de tout commentaire ne sortant pas de ses manufactures :

« Cher monsieur,

« À qui j'adresserais cette âpre réclamation, longtemps j'hésitai entre M. votre oncle Francisque Sarcey et vous-même.

« Je conclus pour vous-même, rapport au nommé Symbole auquel aurait pu croire votre digne parent, et dont le vieux bougre se serait méfié peut-être.

« Si vous n'avez rien de mieux à faire pour le moment, relevez le bas de votre pantalon et entrons dans le vif de la question.

« (Je serai obligé à messieurs les typographes d'employer les capitales pour les trois lignes suivantes, afin de les distinguer de la professionnelle et bafouilleuse littérature circonvoisine qui les enserre.)

« PLUS IL FAIT CHAUD, PLUS JE ME VOIS FORCÉ DE GRIMPER HAUT DANS LE TUBE DES THERMOMÈTRES.

« Ces jours-ci, dans certains appareils dont il me serait pénible de désigner avec plus de précision les propriétaires, je fus contraint d'atteindre, en plein soleil et au moment le plus chaud du jour, des degrés sis pas loin du 45° centigrades.

« Par contre, quand viendra l'hiver, je n'aurai rien de mieux à faire que de stagner dans des bas-fonds de thermomètres, au risque d'y geler bêtement et sans plus de gloire que les pontonniers de la Bérésina. (Honneur et Patrie !)

« Serait-ce pas plus simple, entre nous, de chavirer l'état des choses en question ?

« Plus il ferait froid, plus je grimperais haut à l'échelle, et ça me procurerait de l'exercice.

« Plus il ferait chaud, plus je me tiendrais tranquille, dans les environs de pas loin de zéro degré, où j'attendrais patiemment la fraîcheur du soir.

« La science n'y perdrait rien ; l'humanité y trouverait son compte.

« C'est en vous que j'espère, cher monsieur, mollement, d'ailleurs.

« Veuillez, etc., etc., etc.

« Signé :Le Mercure des Thermomètres. »

Pas plus tôt cette lettre reçue, je fis un bond à l'Observatoire, où je ne pus me mettre en contact qu'avec un vague subalterne.

Je sortis entièrement découragé.

Du courage, Mercure des Thermomètres, du courage encore !

q

Chapitre 24 La main dans la main, désormais

Une lettre, fort aimable d'ailleurs, autant qu'empreinte de la plus parfaite courtoisie, émanant d'un secrétaire à l'ambassade d'Angleterre à Paris, me prie de déclarer ici, publiquement, que cette idée de faire traverser le pas de Calais au moyen du procédé connu sous le nom de looping the loop, ne jaillit nullement, ainsi que je l'aurais insinué, du cerveau de S. M. Edouard VII.

Le roi (the king), ajoute notre distingué correspondant, depuis son installation sur le trône de l'United Kingdom, a complètement abandonné ce genre d'humour qu'il cultivait, si l'on en croit ses familiers, fort agréablement, aux temps qu'il était simple prince royal.

Ma grande politesse native, une longue habitude des cours, le parti pris farouche que je me suis imposé, depuis quelques années, de ne créer à notre cher pays la moindre complication extérieure, et, surtout, diverses autres considérations, contraignent à m'incliner devant le désir de Sir Edmund Monson.

Mettons que ce projet de franco-english loop appartienne à M. Delcassé, et n'en parlons plus : je dois bien à la France cette légère concession.

.....

..

En dehors de ces trois procédés vulgaires et désespérément banals mis en avant pour relier les deux rives, batellerie, tunnel

et pont, ce n'est pas les idées ingénieuses qui manquèrent de s'imaginer dans ce but.

Citons celle du pauvre et regretté Captain Cap, qui, d'un coup, résolvait la moitié de la question avec, en plus, une partie de celle du gaz à bon marché.

Un service régulier et fréquent de ballons dirigés en trolley de Londres à Paris, tel était le rêve du hardi captain.

« Mais, mon pauvre Cap, lui objectai-je, ça vous coûtera les yeux de la tête, toute cette aérostation !

— Détrompez-vous, mon bon Allais, me calmait Cap... Le gaz pris aux usines de Londres revient à moins d'un demi-penny le mètre cube... Calculez ce que nous gagnerons à le revendre aux commerçants parisiens, soucieux d'éclairer leurs boutiques, le soir. »

Comme toujours, ce diable de Cap avait raison.

D'autres systèmes furent également mis en avant.

Les montagnes russes, projet qui rappelle assez le looping de M. Delcassé.

Les balançoires d'une rive à l'autre.

(Un inventeur alla même jusqu'à proposer le trapèze double, ainsi qu'en usent les gymnastes de cirque, moyen inacceptable à cause du danger qu'il présente aux personnes peu exercées à ce genre de sport.)

Des fantaisistes proposèrent aussi d'entretenir sur la surface du détroit une couche d'environ vingt-cinq centimètres d'épais-

seur de sciure de bois légèrement torréfiée.

(La sciure de bois légèrement torréfiée possède, en effet, la propriété de supporter, sans enfoncement dans l'eau, des poids inimaginablement lourds. Oui, mais en cas d'affreuse tempête ?...)

Un ingénieur se faisait fort de relier la France et l'Angleterre au moyen d'une forte et solide couche de glace, obtenue par la détente d'air liquide. (Certains procédés actuels nous livrent je ne sais combien de kilogrammes d'air liquide pour un simple sourire.)

On n'en finirait pas à dénombrer toutes ces imaginations, lesquelles, aujourd'hui, font hausser les épaules graves, pour enrichir demain les personnes assez confiantes en la Science pour m'envoyer leurs petites épargnes, en spécifiant si c'est dans la sciure de bois torréfiée ou la banquise qu'elles entendent placer leurs fonds. (Se hâter !)

q

Chapitre 25 L'émigration au pôle

De la meilleure grâce du monde, et toujours le sourire sur les lèvres, hospitalisons la d'ailleurs fort intéressante communication que voici :

« Bien cher et vénéré maître,

« Dans l'un des plus récents numéros du Journal, vous entretenez votre brillante clientèle d'une maison construite en vue des

étés brûlants, et dont les pierres de taille sont remplacées par des parrallépipèdes creux, au sein desquels on enfourne des blocs de glace, joyeux dispensateurs de fraîcheur.

« Or, et voici pas mal de temps, votre dévoué soussigné nourrit un projet identiquement analogue au vôtre, à cette légère différence qu'il en est tout l'antipode.

« Vous, monsieur, vous n'hésitez pas à vous colleter avec la nuisance du torridisme ; moi, c'est aux méfaits des trop basses températures, que je m'applique à remédier.

« Où nos deux génies se confondent, c'est dans la préoccupation du choix des matériaux appelés à composer notre édifice ; mais où ma supériorité n'hésite pas à éclater, c'est dans le côté économique, disons mieux, rémunérateur, de mon système.

« Aux vulgaires pierres de taille d'autrefois, vous substituez de coûteux alvéoles frappés, parfait ! Mais, moi, je les remplace, pendant les rigoureux hivers, par des cages contenant des animaux thermogènes.

« Voyez-vous cela d'ici ?

« Après mille veilles et cent mille expériences, mon choix se fixa sur les deux bêtes suivantes : ours blanc et pingouin.

« L'ours blanc s'accommode assez bien de la captivité, de même le pingouin, à condition, néanmoins, que ce confinement ne s'accomplisse pas dans un palmarium de gens trop riches.

« ... Ma femme de ménage étant sortie en ce moment avec toutes mes clefs dans sa poche, je ne puis malheureusement vous envoyer les plans, devis, coupes et autres élévations de mon sé-

duisant projet ; mais je vous sais assez intelligent, ainsi que toutes ces dames et tous ces messieurs qui vous lisent, pour suppléer, avec votre et leurs imaginations, à ces vagues épures, d'ailleurs souillées de détritrus alimentaires qui les rendent d'assez pénible consultance.

« La nature de mon genre de construction s'indique principalement à l'attention des sympathiques propriétaires de terrains au pôle Nord et au pôle Sud, car un facteur, et non des moindres, de la faible locativité en ces parages réside, du même coup, en l'excessive rareté du combustible, d'où son tarif céphalophtalmique, puis l'énorme quantité qu'il en faut avant d'arriver à chauffer convenablement le moindre appartement.

« Avec mon système, plus besoin de Cardiff, foin du bois de hêtre, nib de poêle à gaz !

« Nous vivons dans une maison douillettement capitonnée d'ours blancs, descentes de lit en herbe et de quotidiennement et succulemment ovifères pingouins.

« Le Paradis boréal, quoi !

« Avis aux explorateurs, tant arctiques qu'antarctiques.

« Veuillez, ô bien doux maître, agréer etc...

« Z.Y.X.,

« Architecte,

« Spécialité de construction pour hautes, moyennes et basses latitudes. »

Permettez-moi, mon cher spécialiste, d'abondez dans votre axe : votre idée est frappée**au coin du bon sens, ce qui me paraît infiniment meilleur que de l'être à tel autre coin d'une rue et d'un boulevard de Paris que je ne veux pas désigner plus clairement, tant cela mettrait dans l'embarras certain prêtre du diocèse de Fréjus.

q

Chapitre 26 L'Érébium

Comme tout le monde, j'avais entendu parler de l'Érébium et de la stupéfiante propriété que possède ce nouveau corps : dégager autour de lui un globe de ténèbres.

Mais, comme tout le monde, je l'avoue, l'inventeur étant un chimiste de San Francisco, je croyais, jusqu'à nouvel ordre, à quelque bluff, truc ou humbug américain.

Ce W.-K. Goldcock, un épateur sans vergogne, évidemment, à moins d'un habile fumiste !

Car, autant la découverte du radium m'avait peu ahuri 1, autant l'annonce d'une aussi paradoxale substance nous déjetait tous sur le derrière, mes amis des grands laboratoires et votre pâle serviteur.

L'Érébium !

Un corps dont gros comme une tête d'épingle suffit à produire de la nuit dans un rayon de trois ou quatre mètres.

Quelle blague !

Henry Becquerel, d'Arsonval, Lipman, sans compter le sympathique nouveau directeur de l'Institut Pseudotechnique, M. Max de Nansouty, et quelques autres savants appréciés, haussaient, à ce sujet, d'unanimes épaules.

Seul, le jeune et déjà génial Pierre Trébucheau disait :

« Pourquoi pas ?... Nous avons les moyens de produire, à notre volonté, de la chaleur et du froid ; pourquoi n'obtiendrions-nous pas de la ténèbre avec la même aisance que déjà de la lumière ? »

Et, comme nous nous récriions tous contre un simplisme aussi parfaitement antiscientiste, ce fut au tour de Trébucheau de hausser des épaules plus unanimes encore, à elles seules, que toutes les nôtres réunies.

« Mais, infortuné tas de gourdes que vous êtes, lumière, ténèbre, des mots, de même que chaleur et froid, des mots exprimant vaguement des phénomènes intermédiaires entre des états qui débordent les limites de nos moignonneuses perceptions. »

Nous allions respectueusement faire observer à Trébucheau que, cela, nous le savions, quand un garçon de laboratoire vint nous prévenir que le monsieur dont il nous tendait la carte demandait à être introduit.

La carte portait : W.-K. Goldcock.

Le professeur d'Arsonval fut le premier à revenir de sa stupeur.

« Faites entrer ! » pâlit-il.

.....

..

La porte du laboratoire, exposé au sud, donne sur une vaste cour admirablement claire ; dès qu'on l'ouvre, un flot de lumière vous envahit, surtout, ainsi que cela en était le cas, quand il est dans les environs de midi et radieux le temps.

La porte du laboratoire s'ouvrit...

.....

..

Je viens de le dire : il était dans les environs de midi et radieux le temps.

Or, la porte du laboratoire s'ouvrit sur la plus intense des nuits.

Un vieux machin arabe prétend que la perception de Dieu va jusqu'à distinguer la plus noire des fourmis se baladant sur le plus noir des marbres par la plus noire des nuits.

C'est peut-être vrai.

Mais, de simples hommes, que prennent-ils, lorsque, brusquement, on les pose devant d'aussi peu accoutumées limbes ?

Panachée d'un fort accent français, une voix sortit de cette nuit :

« Alors, messieurs, je ne vous dérange pas ? »

.....

..

Mais, comment narrer tant de sensationnel en aussi peu de lignes ?

Rendez-vous, donc, mesdames et messieurs, à l'une de ces plus prochaines séances.

q

Chapitre 27 Pour embêter Franc-Nohain

Une jeune fille du plus grand monde, d'indéniable beauté, de charme étrange et que nous appelons la « Poétesse Olga », me fait remettre par sa femme de chambre le poème suivant.

Accompagnant le manuscrit, un court billet m'avise qu'en cas de dédain, la « Poétesse » ne cherchera d'autre refuge qu'en un trépas déterminé par la brusque intrusion d'un poignard dans son sein.

Une telle menace était superflue, comme vous allez pouvoir en juger.

Son nombrilø

Elle avait le nombril en forme de cinq 1**

Et n'en était d'ailleurs pas plus fière pour ça.

On la voyait tous les matins

Tuer le ver avec les copains

Sur le zinc,

Ainsi que vous et moi, sans faire d'embarras
Et nul, en la voyant, simple, lever son verre
N'aurait pu se douter que l'accorte commère
Avait le nombril en forme de cinq.
Ah ! qui vous chantera, fleurs mystiques, écloses
Parmi les chairs nacrées aux ivoires troublants,
Quel poète dira, nombrils, nénuphars roses,
Le nonchaloir exquis qui mollement vous pose
Sur le lac pur des ventres blancs ?
Elle avait le nombril en forme de cinq
Une autre aurait fait des manières,
Une autre aurait fait du chichi,
Aurait cherché à s'exhiber aux Folies-Bergère,
Ou bien encore au Casino de Paris.
Elle, pas du tout. Et quand en souriant
Un ami lui disait : « Fais donc voir ton nombril »,
Elle se dégrafait sans se faire de bile,
Et montrait son nombril
Ainsi que vous et moi, très simplement.
Elle était si douce et si simple !

(Quel poète dira l'ironie décevante
De cet orgueil goguenard que Dieu nous mit au ventre
Comme les architectes dans les maisons
Mettent une rosace au plafond ?)
Elle avait le nombril en forme de cinq
Une autre aurait affiché la prétention
D'être le clou tant cherché de l'Exposition.
Elle, pas du tout. Elle allait à l'Exposition sans pose
Avec son petit chapeau de paille noire à rubans roses.
Son nombril ne lui faisait pas tourner du tout la boule
Et si, dans les flots pressés de la foule,
Quelque malappris lui pinçait les fesses,
(Elle est si débauchée aujourd'hui la jeunesse !)
Elle préférait se laisser faire, sans rien dire,
Ainsi que vous et moi, se contentant d'en rire
Je dois même ajouter qu'elle y prenait quelque plaisir.
Elle était si douce et si simple !
Elle avait le nombril en forme de cinq
Une autre serait morte d'une façon tragique,
Aurait cherché quelque suicide dramatique,

Histoire de défrayer longuement les chroniques.

Elle, pas du tout. Elle mourut dans son lit

Ainsi que vous et moi, munie,

Faut-il pas qu'en fidèle historien je le dise,

Munie des sacrements de l'Église.

(Quel poète dira vos formes tant diverses

Nombrils ? nombrils corrects, nombrils à la renverse,

Nombrils en long des faméliques,

Nombrils en large des grosses dames apoplectiques,

Nombrils en porte cochère,

Comme en ont fréquemment les accortes bouchères,

Nombrils troublants des folles filles de l'Espagne,

Nombrils gras et béats des curés de campagne,

Nombrils effarés des timides épouses,

Nombrils de gros rentiers, larges comme des bouses,

Nombrils rusés, nombrils malins,

Qui avez l'œil américain,

Nombrils moulés ainsi que de petites crottes

Qui parez l'abdomen des vierges Hottentotes,

Nombrils mi-clos, nombrils entrebâillés,

— Il faut pourtant qu’une porte soit ouverte ou fermée. —

Nombrils en rond, nombrils en boule,

Nombrils gros comme des ampoules,

Et vous nombrils en cul-de-poule,

En l’avril d’un babil puéril et subtil,

Ah ! qui vous chantera, nombrils ?

Elle avait le nombril en forme de cinq.

Une autre aurait voulu qu’on la mît en terre

Avec le concours d’un de ces messieurs du ministère,

Qu’il y eût des discours, des musiques.

Elle, pas du tout. Ce fut simple et banal,

Il n’y eut même pas un conseiller municipal,

Mais deux ou trois parents, quelques amis et

(l’ecclésiastique.

Et quand le tabellion ouvrit son testament,

Il lut ces quelques mots profondément touchants :

« Je, soussignée, désire et veux que mon nombril

« Serve de numéro à quelque automobile. »

Remettez, poétesse Olga, votre méchant stylet dans sa gaine et refaites à l’existence une de ces risettes dont seule vous avez le secret et qui nous glissent à tous comme du baume au cœur.

Chapitre 28 La mort de Coco

Dès son entrée dans ce qui allait servir de dorénavant de demeure, tout de suite, Coco se sentit le cœur envahi d'une immense nostalgie, ses petits yeux ronds se voilèrent comme d'une taie de mort, et de longs frissons secouèrent la polychromie magnifique de son ardent plumage.

Jamais le Brésil, son natal Brésil, ne lui avait paru loin comme à cette minute-là ! On lui aurait demandé d'évaluer la distance qui séparait cette petite ville du Nord de Rio de Janeiro, qu'il n'aurait, certes, point su fixer un chiffre même approximatif, mais n'empêche que c'était bigrement loin !

Pendant la traversée, le temps n'avait point, à Coco, semblé trop long : très gâté par le matelot son maître, gorgé d'un tas de bonnes graines et de fruits succulents embarqués au pays, Coco manifestait sa vive reconnaissance de toutes ces gentilleses par sa vive assiduité à l'étude de la blasphémologie française et maritime.

Les mauvais jours commencent dès le débarquement à Dunkerque, grand port marchand, dont Coco intarissablement huché sur l'épaule de son bambocheur de patron, n'est pas, hélas ! long à connaître les plus mal famés endroits.

Coco est sobre, Coco est chaste, et, précisément, les maisons d'où il ne sort, pour ainsi dire, pas, ne sont qu'estaminets et débauchoirs plus néfastes encore.

Puis, c'est la séparation.

Entièrement ruiné par tant de successives orgies, l'homme de mer en est réduit à bazarder son volatile compagnon.

À la vue du nouveau patron, la première impression de Coco n'est pas trop défavorable : un gros homme commun, d'aspect athlétique et de verbe jovial ; autant celui-là qu'un autre, quoique l'ère des forêts vierges semble, aux yeux du pauvre déraciné, irrévocablement close.

Mais devant la petite cage au sein de laquelle on tente de l'enfermer, Coco ne veut rien savoir, Coco piaille, Coco dévide à tue-tête tout son répertoire sacrilège, Coco hérisse ses ailes : en un mot, Coco n'est pas content.

Son nouveau maître le calme du mieux qu'il peut, et c'est sur l'assurance formelle que la cage maudite enclora Coco durant les quelques seules heures de chemin de fer, après quoi le joyeux perchoir ! que Coco consent à intégrer sa prison de fil de fer...

« Où diable vais-je ? s'inquiète en lui-même Coco. Vers quels nouveaux parages me conduit mon aveugle destinée ? »

Pas de veine, mon pauvre Coco !

Pas de veine ! Toi, qui as si fort pris en grippe les estaminets dunkerquois, c'est dans un estaminet, un affreux estaminet de sombre petite ville usinière que maintenant se déroulera ta vie d'exilé !

Ah ! oui, il est loin, ton vieux Brésil ! Tu peux le dire !

Heureusement que, sous des aspects parfois grincheux, ainsi que beaucoup de ses congénères, Coco jouit d'une robuste philo-

sophie, et, comme il sait que l'oisiveté ne remédiera jamais à rien, il se met, sans tarder, au travail.

Au travail, c'est-à-dire à l'étude du vocabulaire qu'on ne va pas manquer de lui imposer.

Et puis, les réflexions des clients l'amuse souvent par leur grande stupidité.

« Il parle bien, patron, votre perroquet ? D'où vient-il ?

— Du Brésil.

— C'est drôle, il n'a pas l'accent... »

Dans cet estaminet, il y a, à l'entrée, un comptoir qui fait des affaires d'or.

Aux heures d'entrée et de sortie de la grande manufacture voisine, c'est une cohue incroyable, et tout ce monde émet la prétention d'être servi immédiatement, avant les autres.

Le patron a beau s'égosiller :

« Chacun votre tour, citoyens ! Chacun votre tour ! »

Ah ! ben ouitche ! les ouvriers s'impatientent, menaçant d'aller boire ailleurs, si on n'est pas servi plus vite que ça.

« Chacun votre tour, citoyens ! Chacun votre tour ! »

Ce sont les rares moments où Coco goûte quelque plaisir : cette bousculade l'enchanté, et, pendant que le patron, parfois, prend part à la conversation des clients, c'est lui, Coco, qui supplie d'une voix pleine d'autorité :

« Chacun votre tour, citoyens ! Chacun votre tour ! »

Or, un jour, – saura-t-on jamais quelle fantaisie traversa la cervelle de Coco ? – voilà M. Coco qui, sans crier gare, prend la clef des champs.

Toute la journée, on fit des battues par le village, dans les jardins, sur les toits des maisons !

Rien, nul Coco !

Le soir tombe, pas davantage de Coco !

On allait se coucher, en proie au plus vif découragement, quand un petit garçon accourt, annonçant qu'il vient de rencontrer le fugitif** à un endroit qu'il désigne assez clairement.

On se précipite.

Trop tard, hélas !

Une bande d'affreux corbeaux, acharnée après le doux jaseur exotique, le déchiquettent vivant, à grands coups de becs.

Et dans l'horrible vacarme des sinistres croassements, on peut distinguer la voix éplorée de Coco :

« Chacun votre tour, citoyens ! Chacun votre tour ! »

q

Chapitre 29 L'apulvie par le cartonnage

Si vous voulez bien vous donner la peine de relire l'histoire de l'Humanité, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, vous serez

frappés d'à quel point ses évolutions et tournants les plus définitifs sont dus à de sourdes inattendabilités.

Les exemples se pressent sous ma plume, s'y entassent, s'y accumulent en tels inextricables monceaux que, pour continuer cette page, je n'ai d'autres ressources que de changer de café et de conversation.

.....

Voici donc le beau temps revenu, avec, hélas ! sa vieille camarade, la nommée Poussière.

La Poussière, à laquelle personne ne pense sérieusement, je crois, à contester ses avantages, se trouve, par contre, lotie d'inconvénients si graves que son jugulat définitif serait applaudi des masses les plus compactes.

L'apulvie des routes est donc une question de first class actuality, comme disent les gens de Melbourne.

L'apulvie, qu'il ne faut pas confondre avec le grossier dépoussiérage, c'est l'opération qui, non seulement débarrasse de leur poussière les routes, mais, mieux, les met en état de ne plus désormais engendrer de ces nuisants poudrois.

Nous eûmes maintenant l'occasion de déclarer, ici même, et concurremment avec notre vaillant Gautier, la guerre à la poussière, et cependant qu'Émile préconisait le goudronnage, le naptage, le vernissage, l'oléo-margarinage, le stéarinage, le colodionage (j'en oublie) des routes, nous, modestement, chantions les louanges de l'arrosage à l'eau glycérinée.

N'envenimons pas cet antique débat ; contentons- nous de saluer le récent inventeur d'un produit dont le nom est à coucher dehors, mais dont la substance s'analogue au coaltar saponisé de ce vieux Bayonnais de Lebœuf.

Pourquoi pas du bromure de radium, tout de suite ?

.....

..

... Les grandes inventions, déclarais-je au début, sont dues au hasard.

Jugez-en :

Lors des dernières élections municipales, je fus, par mon comité, chargé de l'affichage de nos diverses proclamations en ce qui concernait le hameau que j'habite.

Or, l'idée me vint, au lieu de coller sur les stupides murs et banales murailles tous ces polychromes torrents d'éloquence, de les plaquer sur le sol de la route.

Histoire de changer un brin.

Toute la partie, notamment, du boulevard Michel-Pacha qui s'étale devant mon humble chaumière se vit ainsi revêtue d'une décuple épaisseur de papier à proclamation : liste des candidats, réponse à une infamie, appel au simple bon sens, déjeu d'une manœuvre de la dernière heure, etc., etc...

(N'oublions pas, pourtant, ces quelques lignes : « Électeurs, si vous votez pour les gens du Bloc, si vous donnez aux gredins qui nous gouvernent cette marque de confiance, soyez assurés

qu'avant huit jours toutes les pièces de cent sous portant en exergue : Dieu protège la France, seront refusées aux guichets de l'État. »

Etc., etc., etc...

Au point de vue purement électoral, et dans sa mesure, mon mode d'affichage réussit à merveille : notre liste passa à d'écrasantes majorités. Mais, que dirai-je, au point de vue de la poussière !

Ces épaisseurs de papier superposé formèrent une couche de carton sur laquelle c'est un véritable Éden de circuler ou rouler.

Et, de poussière, nib

Moralité : Cartonçons nos routes.

Petite correspondance.— À Madame la marquise de Ch... — Veuillez nous retourner cette dernière livraison d'acide prussique. Si notre produit a vraiment le goût de bouchon que vous nous signalez, on vous le remplacera.

q

Chapitre 30 La question du cartonnage des routes

Quoiqu'il en coûte à notre légitime amour-propre, tranchons le mot, à notre stupide vanité, n'hésitons point à combler d'aise un brave homme, qui nous demande avec des larmes dans la plume, l'inserce de la suivante :

« Monsieur le rédacteur,

« Sans doute, par cette manière de badinage qui vous est habituelle, vous avez récemment préconisé, dans *Le Journal*, le collage sur le sol de feuilles de papier, afin d'éviter la poussière, ce fléau des routes.

« Or ce procédé, qui, décrit par vous, a dû faire sourire maint de vos lecteurs, est beaucoup plus voisin de la pratique que vous semblez le croire.

« Employé par moi depuis plus de dix ans, tant sur ma propriété de Lussan que dans le parc du château de Vassenoy, il nous a donné les résultats les plus merveilleux et les plus durables.

« Il ne s'agit pas, comme vous le décrivez, du collage de plusieurs épaisseurs d'affiches électorales, mais d'un revêtement en pâte de carton-pierre, laquelle, une fois sèche, donne une piste parfaitement unie, absolument inaltérable et dure comme la pierre, mais d'une dureté élastique et mate des plus favorables au roulement des véhicules de toutes sortes.

« La grande allée qui de la route accède au château de Vassenoy a été cartonnée, par mes soins, en 1894 : elle n'a pas bougé depuis, malgré la moyenne de dix voitures par jour qui la sillonnent.

« Toutes les allées importantes de mon parc de Lussan ont subi le même traitement en 93. Résultat identique.

« Je pourrais vous citer vingt autres expériences analogues.

« L'administration des ponts et chaussées, à laquelle j'ai soumis mon système, m'oppose l'objection de la dépense excessive qu'entraînerait l'application du procédé.

« À cela, je répondrai que les frais d'établissement, à vrai dire, élevés, pourraient aisément se récupérer, d'abord par l'économie résultant de l'entretien des routes et de la suppression des cantonniers, agents voyers, etc... (à la grande joie, je pense, de votre ami Rouvier).

« Et puis, quel magnifique emplacement, désormais, pour la publicité !

« Traitées par mon procédé, les routes offrent une surface grise perle apte à recevoir, dans de larges proportions, des inscriptions de toutes sortes, réclames payantes, renseignements voyers, touristiques ou autres.

« Aux abords des villes, principalement, cette publicité routière ne manquerait pas de produire sérieux profit.

.....

..

« Oserai-je compter, monsieur le rédacteur, sur l'insertion de la présente ?

« En y consentant, vous me feriez un plaisir dont vous ne pouvez vous faire idée, et si jamais vous passez dans notre pays, etc., etc...

« Signé :R. Vincendeau,

« Officier de cavalerie en retraite,

« Maire de Lussan. »

Tous mes compliments, colonel, mais votre truc en carton n'est rien auprès d'un autre que je vais avoir incessamment l'honneur de présenter à notre honorable clientèle.

Petite Correspondance.— M. V. P. — Tout cela est bien de votre faute. Si vous ne vous étiez pas vanté, auprès de votre médecin, d'être notaire, alors que votre véritable profession consiste à, dans les fêtes foraines, avaler des étoupes enflammées, M. le docteur Pelet, qui est un praticien infiniment prudent, ne vous aurait pas ordonné des cachets de carbure de calcium, et vous auriez, de la sorte, évité cette explosion stomacho-buccale et ce commencement d'incendie suivi d'une légère gastrite. Ça vous apprendra à bluffer, mon cher.

q

Chapitre 31 Le major Heitner ou une concurrence au bon Dieu

Voici une quinzaine de jours que j'ai reçu la lettre qu'on va lire. Loin de Paris, à ce moment, je ne crus pas devoir la publier sans un contrôle préalable.

Les faits y énoncés étaient-ils bien exacts ? N'y avait-il pas, tout au moins, légère exagération ?

Ma première démarche en arrivant à Paris fut pour m'informer de cette question.

Aujourd'hui, ma religion est éclairée, et je vais publier la lettre de M. Tristan Bernard, la tête haute, j'ose le dire :

« Mon**cher Allais,

« Le major Heitner a été très touché des lignes aimables que vous lui avez consacrées à diverses reprises. Il vous aurait remercié lui-même s'il n'avait craint qu'en publiant sa réponse, vous ne lui attiriez des difficultés. Il eût fallu demander l'autorisation à son supérieur hiérarchique. Mais le major a tellement permuté de droite et de gauche, – pour faire plaisir à des camarades – qu'il ne sait plus à quelle arme il appartient. Serait-ce au 8e régiment groenlandais de l'armée marocaine ou bien au Royal-Cocktail des lanciers verts d'Uruguay ?

« Le major nous réunissait l'autre jour en un dîner intime, pour fêter sa vingt-septième année (ne vous étonnez pas que, si jeune, il soit déjà parvenu à un si haut**grade : il a reçu au berceau un brevet de général, et s'il est aujourd'hui major, c'est grâce à des dégradations successives ; gardez donc vos compliments).

« Frères, nous dit le major après le café, voulez-vous maintenant connaître les derniers télégrammes de ma pensée ? »

« Le major a pris**l'habitude de nous appeler frères, d'abord parce que tous les hommes sont frères (Cf. Beethoven, symphonie avec chœurs), puis parce qu'il a été missionnaire chez les faux hommes sauvages des foires de l'Île-de-France. « Frères, je vais vous raconter le dernier tour que m'a joué Émile. »

« La personne que Jules Heitner désigne sous le nom d'Émile n'est autre que Dieu le père, que certains complaisants persistent

encore à appeler le bon Dieu.

« Émile, selon le major, est avant tout un grand indifférent.

Du haut de son balcon, Émile, dit le Très-Haut,

Regarde toutes les âmes qui s'en vont à vau-l'eau.

« (Ces deux vers, comme tous ceux que fabrique le major Heitner, ont un minimum de douze syllabes garanti.)

« L'Éternel ne consent à se départir de son jemenfichisme que pour jouer des tours pendables à ses créatures ; son philanthropisme, sa prétendue bonté, ne sont qu'un habile moyen de réclame et qu'un leurre des plus perfides pour nous faire monter à l'échelle de l'Espoir.

« Aussi, la grande préoccupation du major est-elle de combattre Émile par ses propres armes, de nuire à sa popularité en fondant des œuvres providentielles concurrentes. C'est ainsi qu'il a créé, sur le rebord de sa fenêtre, un hospice pour vieux moineaux, et fait graver cette inscription sur la pierre :

Aux parents infirmes des oiseaux,

Le major Heitner donne la pâture.

« Le major a pris ses dispositions pour qu'au printemps prochain les récifs les plus fréquentés par les naufragés soient recouverts d'affiches ainsi conçues :

Frein Heitner

Contre la fureur des flots

Sert aussi à arrêter les complots des méchants.

« De plus, le major Heitner s'occupe à réunir un dossier des plus compromettants qui, lorsqu'il sera complet, lui fournira le sujet d'une jolie campagne de presse.

« Il paraîtrait qu'au moment de la Genèse, les choses ne se seraient pas faites toutes seules. La grosse affaire du défrichement du Chaos était convoitée par diverses puissances, dont nous ne soupçonnons par l'existence. Il fallait agir auprès d'une personnalité dont il est difficile de dévoiler le nom, et c'est à l'aide dont on ne sait encore, au juste, quelles corruptions, que l'Éternel actuel serait arrivé à ses fins.

« Quand nous reviendrez-vous, mon cher Allais ?

« Bien vôtre,

« Tristan Bernard. »

Les faits avancés dans la fin de cette lettre ne sont pas dénués d'une certaine gravité.

M. Fernand Xau, notre jeune et intelligent directeur, me prie d'aviser le public que Le Journal entend garder, dans cette question, une absolue neutralité.

Dont acte.

q

Chapitre 32 Propos d'exil

Notre honorable et de plus en plus nombreuse clientèle veut-elle se souvenir que, voilà peu de jours, je lui soumettais un petit

poème curieusement arraché par les hypnopratiques du psychiatre Edgar Bérillon aux méninges d'un jeune charcutier dont jusqu'à ce jour l'occupation avait été bien plutôt de hacher menu de la viande de cheval que d'accorder le moindre luth ?

Ce garçon – tant il est vrai que la poésie est un don ! – possédait paraît-il pour cet art les dispositions les plus heureuses, dispositions que les passes magnétiques du camarade Edgar ont vite développées et qu'amplement !

Nous avons, en effet, mesdames et messieurs, la bonne fortune de vous offrir l'un des morceaux récemment élaborés par notre inconscient poète lyrique.

À Saint-Sébastien

Debout sur son balcon,

Une brune Andalouse

À la voix de falcon

Raccommode sa blouse.

En bas, un muletier,

Devant les écuries,

Boit un demi-setier

De vin des Asturies.

Parfois de doux regards,

Qu'on dirait de gazelle,

Caressent le beau gars

Qui rit à la donzelle.
Par sa grâce enchanté,
Il fait le simulacre
De boire à la santé
D'Inès au teint de nacre.
Car Inès est son nom.
Fille de Pampelune,
Elle a le fin renom
De pêcheuse de lune.
Cependant, l'amoureux
Sent battre son artère
D'un sang si vigoureux
Qu'il est mieux de le taire.
Alors, s'enhardissant
Voilà qu'il escalade
De son jarret puissant,
Au mépris de l'alcade,
Le haut balcon d'Inès,
Extasiée et ravie.
« Ciel, voilà Martinez ! »

Soudain qu'elle s'écrie.
Martinez, hidalgo
À la démarche dure,
Noir ainsi qu'au Congo,
Bien que d'Estradamure,
Avec l'air arrogant
Qu'ont tous les grands d'Espagne,
Quand, sans ôter leur gant,
Ils sablent le champagne !
Martinez a tout vu !
Sa raison lui murmure
Que son front est pourvu
D'une brusque ramure.
Il est bleude stupeur,
Comme il est blanche rage
Et rougedede fureur,
Sous un pareil outrage !
Bleu, blanc, rouge...Ô drapeau
De notre chère France !
Tous tirent leur chapeau,

Même Anatole France,
Devant toi, fier chiffon,
Impérissable loque,
Comme disait Buffon,
Ce prétentieux loufoque.

+++

À ce moment précis
Se passait une chose
Que les plus beaux récits
Ne sauraient dire en prose :
À pas lents, le front nu
Monsieur Paul Déroulède,
L'exilé bien connu,
Sortait d'une pinède.
Que voit-il ? L'Espagnol
Au masque tricolore !
Loin de le trouver gnol,
Ému jusqu'au pylôre,
Il l'étreint contre lui
En l'inondant de larmes.

De l'espérance a lui
Au cœur de l'homme d'armes !
Il pense à son pays
Vendu par l'abbé Combes
Aux pires ennemis !
Ah ! plutôt mille tombes !
« Sois le premier jalon,
« Dit-il, fils d'Ibérie !
« Sois le pur gonfalon
« De ma pauvre patrie ! »
Il le prend par les pieds,
Dans les airs le balance,
Et crie à pleins gosiers :
« Nous te vengerons, France ! »

Évidemment, ce n'est pas du José-Maria de Heredia, mais dans tout ce poème, principalement vers la fin, court le souffle du plus pur patriotisme.

Et n'est-ce point là l'essentiel ?

q

Chapitre 33 Appel aux savants de tous les pays

Quand Dieu le père – vous êtes trop jeune pour vous rappeler cela – s’aperçut qu’Adam et Ève avaient, malgré sa défense expresse, dévalisé certain espalier, Il entra – tous les horticulteurs comprendront ce sentiment – dans une colère abominable.

Il appela les archanges de service, puis :

« Faites-moi le plaisir, messieurs, commanda-t-Il d’une voix étranglée par la fureur, de reconduire ce monsieur et cette dame à la grille du parc, et si jamais vous les voyez rôder dans ces parages, passez-leur dans le corps vos épées flamboyantes. »

La piteuse attitude des coupables ne désarmait pas l’Éternel. Il traitait Adam comme le dernier des derniers et lui infligeait le pire des châtiments qui puissent désoler l’humanité : j’ai nommé le travail.

Mais surtout, par un manque de galanterie que notre esprit religieux bien connu n’arrivera jamais à nous faire pardonner, c’est à la malheureuse Ève qu’en voulait le Seigneur.

Jamais poisson pourri ne fut qualifié de la sorte.

La tête basse, se disant à part elle : « Words ! Words ! » Ève laissait passer l’orage.

Mais quand le Grand Architecte de l’Univers, pour finir, lui prédit :

« Tu enfanteras dans la douleur ! »

Ève, malgré sa grande assurance, frémit de tout son pauvre joli corps.

Cependant, l'épée nue, nos deux archanges exécutaient l'ordre divin.

Demeuré seul, le Très-Haut sentait tomber son ire quand un aigu ricanement, auquel se mêlait un bruit de sonnettes, Lui fit tourner la tête.

Enlacé autour du tronc d'un « gaultheria procumbens » de toute beauté, le serpent, l'insidieux serpent, le vrai coupable dans toute cette affaire, le serpent, en un mot, lâchait libre cours à sa peu généreuse nature.

Littéralement, il se tenait les côtes de rire !

Le sang du Maître des Choses ne fit qu'un tour :

« Ah ! c'est toi, sale bête ! »

Et, si nous en croyons les livres saints, le Créateur n'hésita pas à infliger au serpent et à toute sa descendance, jusqu'à la consommation des siècles, ce châtiment exemplaire : il ramperait !

Il ramperait !

Et, en effet – tous les naturalistes vous le diront – le serpent ne connaît d'autre mode ambulatorioire que ce qu'on appelle, un peu pédamment d'ailleurs, la reptation.

... Pourtant, un détail nous laisse songeur.

Que le serpent rampe, c'est un phénomène hors de conteste.

Mais, avant le péché originel, quel procédé le bougre employait-il donc pour se rendre d'un endroit à un autre ?

Dénué de pattes, il ne marchait pas.

Sans ailes, comment eût-il volé ?

Alors, quoi ?

Et c'est là que nous voulions en venir.

Notre abonné, le professeur de zoologie de la faculté d'Upsal, voudrait-il nous renseigner sur ce point angoissant ?

Notre acheteur au numéro, préparateur de paléontologie au muséum de Buenos Aires, détient-il, à ce sujet, quelque avisé tuyau ?

Et tant d'autres que le défaut de place nous empêche d'implorer personnellement !

q

Chapitre 34 Contrôle de l'État

L'accueil que me réservait le Captain Cap fut totalement dénué, comment dirai-je ? d'expansion. (Attribuez ce fait à un récent malentendu.)

Mais l'âme de Cap est une grande âme, et Cap, sur ma mine déconfite, sur mon visible chagrin, ne crut pas devoir maintenir la basse température de son accueil.

Au contraire même, et soudain, je le vis bondir sur la plateforme de la cordialité.

« Qu'est-ce que vous prenez, Allais ?

— Je me disposais à vous le demander, Captain.

— Moi, un verre d'eau rougie.

— Et moi, de l'eau sucrée avec de la fleur d'oranger.

— Ne prenez pas trop de fleur d'oranger ; elle est très forte dans cette maison... Méfiez-vous ! »

Et Cap, au bout d'un court silence :

« Vous souvient-il, mon cher Alphonse, d'une conversation que nous eûmes naguère, relativement à des œufs ?

— Parfaitement !... Des œufs de harengs saurs, n'est-ce pas, que Casimir Périer s'amusait à faire couvrir par des autruches empaillées ?

— Non, pas ceux-là. Je veux parler des œufs de poules.

— Des œufs de poules ?

— Oui, des œufs de poules. Vous ouvrez d'énormes prunelles... Ignorez-vous donc que la poule soit ovipare ?

— Non, Cap. Tout jeune, je fus initié à ce détail.

— Vous souvenez-vous pas qu'un jour j'admirais devant vous... (admirer au sens latin du mot : mirari, s'étonner) j'admirais que les marchands d'œufs fussent assez idiots pour ne pas vendre très cher, et tout de suite, leurs œufs frais, au lieu d'attendre – ainsi

qu'ils font – que ces mêmes œufs aient perdu de leur fraîcheur en même temps et de leur valeur ?

— Je me souviens, Cap.

— C'est heureux... Savez-vous, avec ce système-là, ce qui est arrivé à un de mes amis ?

— Je brûle de l'apprendre.

— Mon ami entre, hier soir, chez un fruitier. Il demande un œuf très frais, tout ce qu'il y a de plus frais, pour gober avant de se coucher.

— Excellente coutume.

— Mon ami rentre chez lui... D'un coup sec de son couteau, il brise la coquille de l'œuf, et de cette coquille surgit brusquement un petit poussin. Furieux d'être dérangé à pareille heure, le jeune gallinacé saute aux yeux de mon ami et les lui crève tous les deux.

— Voilà un événement bien particulier !

— Particulière ou pas, une telle aventure ne devrait jamais se produire dans un gouvernement issu du suffrage universel.

— Mais quel remède ?...

— Il est trouvé ! Un de mes amis...

— Celui qui a eu les yeux crevés ?

— Non, un autre... un aviculteur turc des environs de Valence, dont voici la carte : Baldek-Hatzar, au Vélau (Drôme), a résolu la question. Oh ! mon Dieu, c'est bien simple !

— Parlez sans crainte, Cap.

— Voici : le gouvernement s'arrogera le monopole des œufs comme il a déjà celui du tabac et des allumettes. Chaque poule exerçant son industrie sur le territoire de la République française sera munie, à son orifice postérieur, d'un appareil enregistreur, compteur et dateur. Cet appareil, très simple, en somme, se compose d'un mouvement d'horlogerie donnant les dates et les heures, d'un rouleau encreur et d'un timbre dateur. Le tout pèse 68 grammes et 99 centigrammes.

— Merveilleux, Cap, merveilleux !

— Alors, plus de duperie, plus de fraude, plus de poussins inattendus !... Des expériences ont été faites qui réussirent à souhait. Mon ami, le Turc Baldek-Hatzar, a écrit au ministre de l'agriculture et au ministre des finances. Ces messieurs n'ont pas encore daigné répondre. Ah ! elle est chouette, votre Europe !

— À qui le dites-vous ?... »

Et Cap commanda deux tasses de tilleul, que nous sablâmes gaiement avant de nous séparer.

q

Chapitre 35 Skating

Si les muets pouvaient parler

Ils gueuleraient comme des sourds.

Raoul Ponchon

Je me disais : Mais où diable ai-je vu cette tête-là ?

Cette tête-là était celle d'un jeune homme, d'apparence honnête, confortablement vêtu, qui soupait, solitaire, dans la grande salle d'un restaurant de nuit.

Où diable avais-je vu cette tête-là ?

Une dame blonde, pas mal, ma foi, mais qui ne devait sa flavescente qu'aux ressources de la chimie moderne, s'approcha du jeune homme, lui déclara qu'elle le « gobait », et, sans autre transition, lui proposa de régler sa petite note de souper (sa note à elle bien entendu).

Un peu troublé, mais ravi, déjà la main au gousset, le jeune homme balbutia :

« Évidemment, madame, évidemment, mais... êtes-vous sincère seulement ? »

Le ton sur lequel cette demande fut faite jeta dans mon cerveau une vive lueur.

Le jeune homme en question était un ancien condisciple à moi, nommé Ponette, que nous appelions tous au collège : Coco Ponette, mais combien bruni.

Orphelin de bonne heure, élevé par ses tantes, deux vieilles filles méticuleuses et propres, mon ami Coco avait conservé de cette éducation une gaucherie et une candeur inexprimables.

Il coupait comme un rasoir dans les ponts les plus grossiers.

Je m'approchai de lui vivement. Il me reconnut, serra ma main avec effusion et me fit asseoir.

« Tu as donc fait un héritage, dis-je, pour te payer des femmes pareilles ?

— Un héritage, c'est le cas de le dire. Te rappelles-tu mon oncle Leverrouillé, de Rouen ? Eh bien... Eh bien... »

Et Coco Ponette se lança dans une narration qui nous conduisit tout doucement jusqu'à cinq heures du matin, avec intermèdes de viandes froides et bordeaux.

C'est, en effet, une bizarre histoire que celle de l'héritage de l'oncle Leverrouillé.

M. Leverrouillé fonda à Rouen, en 1840, une quincaillerie qui prospéra. (Quelle est la quincaillerie, d'ailleurs, qui ne prospère pas ?)

Vers la fin de l'Empire, des idées de progrès, de science, d'exploitation rationnelle (comme il disait), envahirent le cerveau de M. Leverrouillé qui remit sa maison sur un pied entièrement nouveau et la dénomma : Quincaillerie Normale de Normandie.

La fortune répondit aux efforts de M. Leverrouillé, et bientôt les mille et les mille gorgèrent les coffres-forts blindés, incombustibles et indécrochables du quincaillier progressiste.

Après fortune faite, et décidé à goûter un repos qu'il avait bien gagné, M. Leverrouillé se retira dans sa petite propriété de Saint-Romain.

Mais, hélas ! quand on est quincaillier de génie, c'est pour longtemps, c'est pour toujours, même.

Le démon de la quincaillerie ne lâcha pas si volontiers sa proie.

M. Leverrouillé, inspiré par la belle nature du pays de Caux, inventa des tenailles économiques, des pincettes rationnelles, des charrues progressives, et surtout un patin...

Oh ! mais, un patin...

Il en prit un brevet, sous la dénomination de « Patin Normal Leverrouillé ». Un patin comme on n'en avait pas vu encore, un patin extraordinaire, un patin que Guy Patin lui-même n'aurait pas hésité à signer.

Malheureusement, cette année-là, il ne gela pas, ni l'année suivante.

(Le destin s'acharne comme à plaisir sur les inventeurs.)

Qu'importait ?

Au mépris des clémences du temps, M. Leverrouillé se mit à fabriquer, à fabriquer, à fabriquer.

Comme il ne suffisait pas à la tâche, des ouvriers lui advinrent de Paris, les plus habiles en leur métier.

La petite propriété de Saint-Romain n'était plus qu'une vaste usine 1.

Le troisième hiver arriva et fut d'une mansuétude à faire honte aux colombes.

Tous les matins, M. Leverrouillé descendait dans son jardin et frappait sur son thermomètre :

« Mais descends donc, cochon, descends donc. »

Impassible, la colonne de mercure marquait des 10 ou 12 degrés que c'en était dégoûtant.

La passion égare les cerveaux les mieux établis.

Un matin de janvier qu'il faisait 13°, M. Leverrouillé lança un grand coup de pied dans son thermomètre, qui se brisa en mille et quelques morceaux.

Longtemps sur le sol, des gouttelettes de vif-argent tremblèrent, muets reproches.

Et quelques jours après, ô ironie du sort, M. Leverrouillé mourut d'un refroidissement.

Mon ami Coco Ponette était le seul héritier.

Sur un mot du notaire, il accourut.

Le notaire ne cacha pas à l'héritier l'état fâcheux de la situation.

Ces dernières années, M. Leverrouillé avait dépensé tout son argent, tous ses titres.

En effet, on ne trouva dans les coffres-forts blindés, incombustibles et indécrochetables que des sommes dérisoires, mais en revanche, la cuisine, les chambres, le salon, la salle de billard, toute la maison, en un mot, regorgeait de patins.

On les compta.

Il y en avait 130 000 (cent trente mille) paires.

Vous rendez-vous compte du tas que représentent cent trente mille paires de patins ?

Non ? Eh bien, n'essayez pas. Ce serait chimérique besogne.

Ponette, désolé, se demandait : « Que vais-je faire de tous ces engins ? En admettant que nous ayons une longue série d'hivers rigoureux, je ne pourrai jamais user tout ça... même en me faisant aider par des camarades. »

Sur les conseils de gens compétents et avisés, Ponette emballa son héritage dans des caisses et prit la route de Norvège.

Un Norvégien voulut bien essayer le « Patin Normal Leverrouillé ».

Cette tentative lui valut la rupture, en trois endroits différents, du tibia gauche.

Devant la vive défaveur qui s'ensuivit de cet accident, Ponette tâta de la Suède.

La Suède, malheureusement, était encombrée, cette année-là, d'un stock de patins préalables, et les Suédois, quoi qu'on dise, préféreront toujours le patin national à toute importation étrangère, pour ingénieuse qu'elle soit.

Ponette poussa jusqu'à Helsingfors, mais la Finlande ne voulut rien savoir. Elle aussi avait sa provision faite.

Bien découragé, Ponette revint à Paris, où il fit la connaissance d'un jeune homme dénué de ressources, mais pas fier, qui s'appelait Adolphe.

« Parbleu, lui dit Adolphe, ça ne m'étonne pas que vous n'ayez pas fait d'affaires dans le Nord. Ces gens-là ont ce qui leur faut. »

Puis il ajouta mystérieusement :

« Moi, je connais un pays où je puis garantir qu'il n'y a pas un patin à l'heure qu'il est : vous entendez, pas un patin.

— Et où ça ? fit curieusement Ponette.

— Au Congo », répliqua Adolphe.

Et la semaine suivante, Ponette et Adolphe s'embarquaient pour le Congo.

À peine débarqué, Adolphe gagnait une vilaine maladie qui l'entraînait bientôt dans la tombe, et Ponette se trouvait seul, en admettant qu'on puisse se trouver seul avec 130 000 paires de patins.

Des patins au Congo, allez-vous vous écrier ?

Parfaitement.

Le « Patin Normal Leverrouillé », qui ne marchait pas du tout sur la glace, va sur le sable comme sur des roulettes, et à l'heure qu'il est, pas une caravane sérieuse partant de Tombouctou qui ne soit munie de cet ingénieux appareil.

Et voilà comment mon ami Coco Ponette gagna près d'un million, versé sous forme de poudre d'or, de défenses d'éléphants et autres arachides.

« Vois-tu, ajoutait-il en matière de conclusion, pour faire du bon commerce, il n'y a que les peuples vierges.

« Ainsi, j'ai acheté dernièrement un fort lot d'éventails japonais : sais-tu où je vais les vendre ?

— Non.

— En Laponie. »

q

Chapitre 36 Un garçon sensible

Ah ! mon pauvre monsieur, me répondit mon ancienne concierge à laquelle je demandais ce que devenait son fils, c'est un garçon qui me donnera bien du tourment, allez ! Des natures impressionnables comme lui, qu'est-ce que vous voulez que ça fasse dans l'existence ?

Tout petit déjà, il était si sensible qu'on n'osait rien dire et rien faire devant lui. Au moment où on s'y attendait le moins, il éclatait en sanglots.

Croiriez-vous, par exemple, qu'il ne voulait jamais manger de la crème fouettée, et il l'adorait, pourtant !

« Pourquoi qu'on la fouette, la crème, disait le pauvre enfant, puisqu'elle n'a pas été méchante ? »

C'est comme pour le riz : il l'adorait aussi. Un jour, j'étais à la cuisine en train de lui préparer son plat favori. Tout d'un coup, il me demande :

« Qu'est-ce que tu fais, maman ?

— Tu vois, je fais crever mon riz. »

Voilà mon enfant qui se met à pousser des cris, à pleurer, à s'accrocher à mon tablier :

« J'ten prie, maman, j'ten prie, ne le fais pas crever, ce pauvre riz ! J'aime mieux ne pas en manger ! »

Et de tout, c'était la même chose.

Du reste, vous l'avez connu, vous savez ce qu'il en est.

Depuis votre départ de la maison, on a essayé de le mettre en apprentissage dans différentes industries : il n'a pu rester dans aucune.

D'abord, M. Henry Mercier, notre locataire du deuxième, a voulu le prendre avec lui dans sa grande manufacture de serrurerie.

Le soir même de son entrée, mon garçon est rentré, ses pauvres yeux tout rougis d'avoir pleuré.

« Non, maman, disait-il, non, maman, je ne pourrai jamais m'habituer à faire tant de pênes aux serrures ! »

Quelques jours après, il entra dans une fabrique de poires tapées à Levallois-Perret. Il fit tous ses efforts pour y rester le plus longtemps possible, mais, au bout de huit jours, il me revint, bien décidé à ne pas y remettre les pieds.

« Ça a beau être des poires, ça n'est pas une raison pour les taper comme ça ! C'est ignoble et ça me dégoûte ! »

Après, ce fut le tour de l'usine frigorifique d'Auteuil où il trouva une petite place, grâce à la recommandation de M. Maurice Bertrand, notre locataire du rez-de-chaussée.

Ah ! là, ça ne traîna pas ; il resta à peine deux heures et revint à la maison avec un gros chagrin et une indignation plus forte

encore :

« Quelle infamie ! quelle lâcheté de frapper toutes ces pauvres carafes sans défense ! »

Et il parlait d'organiser une Société protectrice des Carafes-dont chaque membre aurait droit de dresser procès-verbal aux personnes brutales qui s'oubliaient jusqu'à les frapper.

Au bout de quelque temps, il eut la chance d'entrer comme commis à la banque Raoul Ponchon.

Là, ça commençait à aller pas trop mal, quand son patron eut, un jour, le malheur de lui dire :

« Voici un petit travail qu'il s'agirait d'exécuter le plus vite possible. »

Mon fils devient blanc comme un linge et sort de la banque en disant :

« Je ne suis pas un bourreau, monsieur Ponchon ! »

Sa dernière place, c'était dans la grande maison d'électricité Charles Lahonce, où l'avait présenté M. Vandérem, le grand romancier, vous savez bien, notre locataire du premier.

C'est une maison qui fournit à domicile des piles électriques pour actionner de faibles moteurs à l'usage de petits industriels.

Mon fils ne travaillait pas dans les ateliers ; il était attaché à l'administration.

Malgré toute sa bonne volonté, il ne put rester dans cette maison que huit jours.

Comme il me l'expliquait très bien :

« Comment veux-tu qu'avec ma nature si douce, si sensible, si peu batailleuse, je passe toutes mes journées à administrer des piles ? »

Bref ! le voilà encore sans place ! Pauvre garçon ! Un tempérament comme ça, c'est une vraie maladie !

Le soir, comme ça, vers cinq ou six heures, une tristesse terrible le prend.

« Qu'est-ce que tu as ? que je lui fais.

— Voilà la nuit qui tombe, me répond-il. Pourvu qu'elle ne se casse rien ! Pauvre nuit ! »

Encore, hier, un de ses camarades est venu l'inviter à une petite fête qu'il organise pour pendre la crémaillère.

Mon fils a refusé avec horreur. Pendre une crémaillère qui n'a rien fait. Ce spectacle était au-dessus de ses forces.

Ah ! oui, mon cher monsieur, on peut le dire : Pauvre garçon !

.....

.

Fort ému de ce récit et pour arracher le jeune homme à la vie de Paris, plus cruelle que toute autre, je priai un oncle que je possède à Thouars (Loir-et-Cher) de le prendre comme secrétaire.

Et nous nous y attendons si bien, à cette captation, que, dans la famille, nous appelons cet héritage : l'héritage Allais, à Thouars !

Mon oncle est le type de ces vieux savants de province qui, lentement, mais sûrement, apportent leur modeste contribution à la science et qui font plus pour le bonheur de l'humanité que bien des commandants de recrutement dont je pourrais citer les noms.

Auteur de plusieurs opuscules parus chez Gauthier-Villars, notamment d'un Essai de logologie, d'un Petit traité de graphographie, d'Éléments de métrométrie, mon oncle est surtout connu du monde savant par ses bien personnels travaux technotechniques.

Je mis ce brave homme au courant de la situation matérielle et morale du fils de mon ancienne concierge : il en ressentit une vive pitié et prit avec lui tous les ménagements possibles.

Le pauvre garçon eut bien à souffrir au spectacle des travaux rustiques : c'était le moment où d'impitoyables faucheurs coupaient le blé, l'orge, l'avoine.

Pauvre blé ! Pauvre orge ! Pauvre avoine !

Et puis, ensuite, ce fut le grain qu'on battit !

Pauvre grain !

Le bruit de la machine à battre indisposait tellement l'âme de notre ami qu'il fuyait, pour ne point l'entendre, au fond des bois.

Dans la maison de mon oncle, il ne souffrit pas moins. La gouvernante, cette personne dont j'ai parlé plus haut, la fille Azutat (Laure), est affligée d'une manie respectable en soi, mais ridicule dès que poussée à l'excès : l'horreur de ces myriades de petites

maculatures spéciales qu'on est bien forcé – si parfaitement élevé qu'on soit – d'appeler des chiures de mouches.

« Encore une chiure de mouche ! » s'écriait fréquemment la mégère.

Et vite, elle dressait de terribles appareils de mort pour détruire les pauvres petits êtres ailés et bourdonnants.

Dans toute la maison, ce n'était que papier tue-mouches, que carafes à noyades, que fils attrape-mouches, etc., etc.

« Pauvres mouches ! » sanglotait mon protégé.

Et chaque fois qu'il rencontrait un de ces meurtriers engins, il le jetait dehors.

D'où fureur de la gouvernante et luttes homériques entre la Destruction et la Pitié.

Ce fut cette dernière qui eut le dessus.

Le fils de mon ancienne concierge, sentant que si les mouches ne se livraient plus à leurs petites incongruités, on les laisserait tranquilles, eut une de ces idées que seule fournit la Bonté, égale au Génie.

Il confectionna de petites boulettes, avec un mélange de bismuth et de miel de Narbonne.

Les mouches s'en régalerent et contractèrent aussitôt une constipation opiniâtre, qui fut leur salut.

Chapitre 37 Telle mère...

Dans une petite ville où je viens de passer quelques jours avec des amis, on m'a montré un petit tailleur qui est bien le plus affligé petit tailleur de tout le district.

Ce pauvre petit tailleur avait une femme, plus très jeune, mais fort belle encore et majestueuse, de laquelle il se montrait très fier.

Il fallait le voir, chaque dimanche – car, au rebours de beaucoup de ses confrères parisiens et départementaux, véritables fanfarons de mécréance, affichant pour la religion le plus odieux dédain et ne rêvant que chavirer notre ordre social, notre petit tailleur professait le respect de toutes les institutions établies, religieuses, politiques ou économiques –, il fallait, dis-je, le voir, chaque dimanche, à l'issue de la grand-messe, sa jolie épouse au bras et qui regagnait, par le plus long détour, son magasin.

Et comme il se redressait !

Il avait, d'ailleurs, raison de se redresser, car cette qualification de petit tailleur que je lui prodigue, non sans excès, lui était value non pas tant par son peu élevé chiffre d'affaires que l'exiguïté de sa taille.

De fâcheux bruits circulaient en ville sur la qualité peu granitique des mœurs de la belle tailleuse ; mais vous savez comme il faut peu de chose pour alimenter les langues en province.

C'est exactement comme à Paris.

Pourtant, un beau jour, il fallut bien se rendre à l'affreuse évidence ; notre superbe amie avait, sans tambour ni trompette (dé-

tail en quoi elle fit preuve de tact), déserté le toit conjugal en compagnie d'un tout jeune voyageur en tissus.

N'essayons pas de dépeindre la douleur, la rage, la vexation, les gros ennuis et les mille petits inconvénients que détermina, chez le petit tailleur, et dans sa maison de commerce, ce départ impromptu.

Quand un client, par exemple, se présentait pour se commander un vêtement, c'était comme de juste le petit tailleur en personne qui prenait les mesures, mais le soin de les transcrire sur le registre ad hoc incombait à l'infidèle.

Comment allait-il faire, dorénavant ?

Justement, voici M. le receveur de l'enregistrement qui vient pour un pantalon. Quelque chose de solide, tel est son vœu, et de pas salissant.

Il a jeté son dévolu sur l'étoffe, et, maintenant, aux mesures !

« Lucie ! »

Lucie, c'est la fille du petit tailleur.

Jouvencelle de dix-huit printemps, jolie comme un cœur, de celles à qui l'ecclésiastique le plus méfiant octroierait le bon Dieu sans confession.

Selon l'indication paternelle, Lucie marque les nombres qu'on lui dicte.

Comme font les petites filles qui s'attentionnent, elle tire un peu la langue.

Bientôt, toutes les mesures sont prises et écrites sur le livre.

« Tu n'as plus besoin de moi, papa ? fait Lucie.

— Si... ou plutôt non... tu peux t'en aller. »

Et le petit tailleur gratte perplexement sa tête.

Une indication reste à noter, mais de nature si spéciale, et, dame !... une jeune fille !...

« Ah bah ! se dit-il, elle ne comprendra pas », et, rappelant Lucie :

« Au-dessous des mesures, ajoute-t-il, tu mettras : à gauche ; je saurai ce que ça veut dire. »

Et Lucie répond simplement :

« C'est fait, papa ; j'avais remarqué... »

q

Chapitre 38 Un moyen comme un autre

Conte à Guy Cros (6 ans)

Il y avait une fois un oncle et un neveu.

« Lequel qu'était l'oncle ?

— Comment, lequel ? C'était le plus gros, parbleu !

— C'est donc gros, les oncles ?

— Souvent.

— Pourtant, mon oncle Henri n'est pas gros.

- Ton oncle Henri n'est pas gros parce qu'il est artiste.
- C'est donc pas gros, les artistes ?
- Tu m'embêtes... Si tu m'interromps tout le temps, je ne pourrai pas continuer mon histoire.
- Je ne vais plus t'interrompre, va.
- Il y avait une fois un oncle et un neveu. L'oncle était très riche, très riche...
- Combien qu'il avait d'argent ?
- Dix-sept cents milliards de rente, et puis des maisons, des voitures, des campagnes...
- Et des chevaux ?
- Parbleu ! puisqu'il avait des voitures.
- Des bateaux... Est-ce qu'il avait des bateaux ?
- Oui, quatorze.
- À vapeur ?
- Il y en avait trois à vapeur, les autres étaient à voiles.
- Et son neveu, est-ce qu'il allait sur les bateaux ?
- Fiche-moi la paix ! Tu m'empêches de te raconter l'histoire.
- Raconte-la, va, je ne vais plus t'empêcher.
- Le neveu, lui, n'avait pas le sou, et ça l'embêtait énormément...

— Pourquoi que son oncle lui en donnait pas ?

— Parce que son oncle était un vieil avare qui aimait garder tout son argent pour lui. Seulement, comme le neveu était le seul héritier du bonhomme...

— Qu'est-ce que c'est « héritier » ?

— Ce sont les gens qui vous prennent votre argent, vos meubles, tout ce que vous avez, quand vous êtes mort...

— Alors, pourquoi qu'il ne tuait pas son oncle, le neveu ?

— Eh bien ! tu es joli, toi ! Il ne tuait pas son oncle parce qu'il ne faut pas tuer son oncle, dans aucune circonstance, même pour en hériter.

— Pourquoi qu'il ne faut pas tuer son oncle ?

— À cause des gendarmes.

— Mais si les gendarmes le savent pas ?

— Les gendarmes le savent toujours, le concierge va les prévenir. Et puis, du reste, tu vas voir que le neveu a été plus malin que ça. Il avait remarqué que son oncle, après chaque repas, était rouge...

— Peut-être qu'il était saoul.

— Non, c'était son tempérament comme ça. Il était apoplectique...

— Qu'est-ce que c'est « aplopecpité » ?

— Apoplectique... Ce sont des gens qui ont le sang à la tête et qui peuvent mourir d'une forte émotion...

— Moi, je suis-t-y apoplectique ?

— Non, et tu ne le seras jamais. Tu n'as pas une nature à ça. Alors le neveu avait remarqué que surtout les grandes rigolades rendaient son oncle malade, et même une fois il avait failli mourir à la suite d'un éclat de rire trop prolongé.

— Ça fait donc mourir, de rire ?

— Oui, quand on est apoplectique... Un beau jour, voilà le neveu qui arrive chez son oncle, juste au moment où il sortait de table. Jamais il n'avait si bien dîné. Il était rouge comme un coq et soufflait comme un phoque...

— Comme les phoques du Jardin d'Acclimatation ?

— Ce ne sont pas des phoques, d'abord, ce sont des otaries. Le neveu se dit : « Voilà le bon moment », et il se met à raconter une histoire drôle, drôle...

— Raconte-la-moi, dis ?

— Attends un instant, je vais te la dire à la fin... L'oncle écoutait l'histoire, et il riait, il riait à se tordre, si bien qu'il était mort de rire avant que l'histoire fût complètement terminée.

— Quelle histoire donc qu'il lui a racontée ?

— Attends une minute... Alors, quand l'oncle a été mort, on l'a enterré, et le neveu a hérité.

— Il a pris aussi les bateaux ?

— Il a tout pris, puisqu'il était son seul héritier.

— Mais quelle histoire qu'il lui avait racontée, à son oncle ?

— Eh bien !... celle que je viens de te raconter.

— Laquelle ?

— Celle de l'oncle et du neveu.

— Fumiste, va !

— Et toi, donc ! »

q

Chapitre 39 Un bien brave homme

C'était un homme bon, mais bon dans toute l'énergie du terme. Je dirais presque qu'il était bon comme la lune, si la mansuétude de ce pâle satellite ne se panachait d'une candeur – pour ne dire plus, – bien en passe de devenir légendaire.

Il était aussi bon que la lune, mais plus intelligent.

Chose étrange, les somptueuses catastrophes le remuaient moins profondément que les petites misères courantes.

Le rapide de Nice aurait rencontré l'express du Havre, au grand écrabouillement de tous ces messieurs et dames, que notre ami se fût moins ému qu'au spectacle champs-élyséens de chèvres traînant, en leur minuscule voiture, une potée de trop lourds gosses.

En ce dernier cas, et avec un air de rien, il poussait, de sa canne ou de son parapluie, le petit attelage, soulageant ainsi les maigres biques de quelques kilogrammètres.

À Yves Guédon, l'infatigable apôtre des voitures automobiles, qui lui disait :

« Vous devez être content ! Avec la nouvelle locomotion, les canassons pourront se reposer !

— Oui, répondit-il, mais tout cet infortuné pétrole qu'il faudra brûler ! Et tout ce malheureux coke ! »

Un individu qui chérit à ce point les chèvres des Champs-Élysées et la gazoline ne peut demeurer indifférent, vous le devinez sans peine, au sort des pêcheurs à la ligne.

Il n'osait plus passer sur les quais, tellement la contemplation de ces pauvres êtres l'affligeait au plus creux du cœur.

Au fond, il en voulait beaucoup aux poissons de ne pas mettre plus d'entrain à mordre à la ligne des pêcheurs parisiens.

Il aimait mieux les pêcheurs que les poissons, voilà tout.

Un beau jour, n'y pouvant tenir, il alla trouver le Captain Cap.

« Captain, j'ai un gros service à vous demander ?

— C'est déjà fait, répondit Cap avec sa bonne grâce coutumière.

— Prêtez-moi un scaphandre ?

— Mousse, clama Cap de sa voix de commandement, apporte un scaphandre à monsieur. »

(Le Captain Cap, qui fut longtemps président du conseil d'administration de la Société métropolitaine des scaphandriers du

Cantal, détient encore un grand nombre de scaphandres, provenant sans doute de détournements.)

Et depuis ce moment, chaque matin, notre ami se rend aux Halles, acquiert une forte provision de poissons de toutes sortes, qu'il insère en un vaste bac, lesté de pierres.

Il revêt son scaphandre, et le voilà parti, passant sa journée à accrocher des carpes, des tanches, des brochets aux hameçons des pêcheurs étonnés et ravis.

Parfois, à l'idée du plaisir qu'il cause là-haut, des larmes de bonheur lui viennent aux yeux. Il s'essuie avec son mouchoir, sans réfléchir qu'on n'a pas besoin d'essuyer ses yeux quand on est au fond de l'eau.

L'autre jour, il connut le désappointement de ne trouver aux Halles aucune sorte de poisson ni d'eau douce, ni d'eau de mer.

Il en fut réduit à accrocher aux lignes de ses amis des sardines à l'huile et des harengs saurs, et détermina ainsi une pêche qui plongea tous les ichthyographes du quai de la Mégisserie dans une vive stupeur.

q

Chapitre 40 Début de M. Foc dans la presse quotidienne

Je reçois d'un jeune homme qui signe « Foc » et qui – si mes pronostics sont exacts – doit être l'un des patrons de la célèbre mai-

son Lou, Foc et Cie, une sorte de petit conte fort instructif et pas plus bête que les histoires à dormir debout qui relèvent de ma coutumière industrie.

Alors, moi malin, que fais-je ? Je publie le petit conte du jeune Foc et, pendant ce temps-là, je vais fumer une cigarette sur le balcon.

La parole est à vous, jeune homme

q

41.1

Hercule Cassoulade, voyez-vous, c'était un mâle. Il avait deux mètres dix environ, du sommet du crâne à la plante des pieds, et ses tripes étaient les plus vastes du monde. Il disait en parlant du Pont-Neuf :

« Il est gentil, mais a l'air bien délicat. »

D'une gaieté charmante, avec cela, et si bon enfant que la vue seule d'un malade suffisait à le faire rire.

Or, un jour, chose incroyable, cet homme de bronze prit froid et se mit à tousser, cependant qu'on entendait doucement retentir dans ses larges narines poilues les motifs principaux des Murmures de la Forêt, de Wagner, arrangés pour corysa seul.

Comme une femme, comme un veau, comme un simple mortel, Cassoulade était enrhumé !

41.2

Il montra quelque impatience, cria :

« Ça commence à m’embêter ; je suis bon type, mais je n’aime pas qu’on se foute de moi ! »

Même, ayant publié ce manifeste, il gifla sans exception tous ceux qui avaient l’air de rigoler, se prit aux cheveux avec son chapeau, et, rapide, s’en alla par les grouillantes rues.

Examinant les portes, farouche, le géant marchait... Enfin, vers le soir, il put lire au-dessous d’une sonnette ces mots gravés dans le plus rare porphyre :

Docteur médecin

3 h à 6 h.

Après avoir lacéré des paillassons, enfoncé des portes, étranglé de vagues huissiers, il pénétra comme un obus dans le cabinet d’un prince de la science.

41.3

Le prince était un vieux petit monsieur pâle et grêle et de qui les traits arborèrent à l’entrée tumultueuse d’Hercule l’expression polie mais réservée de l’antilope des Cordillères quand les hasards de la promenade la mettent subitement en présence de la panthère noire du Bengale.

Il tenta même de s'enfuir ; mais Cassoulade le rattrapa d'une main, et, de l'autre, tint le crachoir, à peu près dans le sens que voici :

« Je suis un mâle ; il me faut un remède sérieux, un remède comme pour cinq chevaux ! D'ailleurs, c'est bien simple : si vos médicaments ne me font pas d'effet, je vous casse la gueule. »

À cet ultimatum très net, Cassoulade crut devoir ajouter la suivante proclamation :

« Je suis bon type, mais je ne veux pas qu'on se foute de moi ! »

Le docteur, après avoir ausculté son terrible client, fit entendre ces humbles mots :

« Allez à Arcachon et baladez-vous sous les sapins. La senteur balsamique des sapins est tout ce qu'il y a de meilleur pour l'affection dont vous souffrez. »

Il dit, et faisant un bond, se barricada dans sa chambre, sans réclamer ses honoraires.

41.4

« Aller à Arcachon, réfléchit Hercule, quand il fut dehors, ça me coûtera cher, et puis il me faudra changer de café, ce qui est toujours malsain... Mais, j'y pense, s'écria-t-il plaisamment en imitant le rire bête d'Archimède, il y a des sapins 1 à Paris – pour quoi ne pas en profiter ? »

Et il s'en fut sur la place du Théâtre-Français, sapinière redoutable, bois sacré tout le jour retentissant de cris d'écrasés et d'un horrible mélange de songe d'Athalie et d'imprécations de Camille.

Tranquillement, loin de tout refuge, il se coucha sur la chaussée, et pendant une heure, d'innombrables fiacres se livrèrent sur son ventre au noble jeu des Montagnes russes.

« Mais je ne me sens pas mieux ? cria bientôt Cassoulade, que la colère commençait à gagner ; les sapins ne me font rien du tout, c'est un remède de fillette ? »

Prophète, il dit encore :

« Ça finira mal pour le docteur : je suis bon type, mais je n'aime pas qu'on se foute de moi ? »

Et il se retournait, afin de gifler, sans exception, toutes les personnes qui auraient pu avoir l'air de rigoler, quand l'omnibus des Batignolles survint et l'aplatit de telle sorte qu'il n'y eut plus qu'à réunir dans une bière les morceaux épars du colosse, et à mettre le tout dans la terre glaise, à Ménilmontant (bis).

.....

.

41.5

... Hercule Cassoulade patienta quelques jours, mais quand il vit que, décidément, l'odeur résineuse du sapin ne guérissait pas son

rhume, il se fâcha assez sérieusement.

« Mais je ne me sens pas mieux, hurla-t-il, le sapin ne me fait rien du tout, c'est un remède de... »

L'indignation l'étouffait. Il brisa le cercueil, brisa la pierre et se rendit chez son médecin.

Ce qui se passa dans cette interview, nul ne pourra jamais le dire.

Tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est qu'on ne trouva plus désormais aucunes traces de l'illustre savant, ni dans ses bottines, ni, chose plus extraordinaire encore, dans le Bottin !

Hercule Cassoulade vécut jusqu'à l'âge de cent trente ans. Parfois, dans un cercle de voisins respectueux, il aimait à conter l'anecdote :

« Parfaitement... Il m'avait ordonné un remède de fillette, à moi ! un mâle ! un homme de bronze !... C'était une cure de je ne sais plus quoi... de pin... de sapin... Enfin, un remède de gosse. Ça n'a rien fait. »

Avec l'accent froid et terrible du Destin, il ajoutait :

« Le charlatan me l'a payé. Je suis bon type, mais je n'aime pas qu'on se foute de moi t »

Et d'un regard sévère, il fixait tous ses auditeurs, y compris les femmes et les enfants, prêt à gifler, sans exception, tous ceux qui eussent pu, par hasard, avoir l'air de rigoler.

Foc.

Et voilà !

Merci, petit Foc, vous êtes bien gentil, et votre histoire est très drôle.

Je vous en laisse toute la gloire, mais vous me permettez que j'en touche le montant, froidement.

Et puis, envoyez-moi votre nom et votre adresse. Vous me ferez plaisir (sans blague).

q

Chapitre 42 Pas pressé

Si vous arrivez à me montrer quelque chose de plus bête qu'un proverbe, je vous fais immédiatement offrande d'un demi-kilogramme de cerises anglaises, denrée somptueuse pour la saison. Ah ! pourtant, je me trompe. Il y a quelque chose de plus bête qu'un proverbe : c'est deux proverbes. Et n'allez pas croire surtout que je réédite une plaisanterie surannée, indigne de vous et de moi-même.

Non, écoutez...

Ce proverbe : Tel père, tel fils, est idiot ; mais cet autre : À père avare, enfant prodigue, n'est pas moins bafouilleux.

Que dire des deux réunis ?

Autre exemple :

La nuit porte conseil, et Ne remettez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire la veille.

Comment voulez-vous qu'on s'y reconnaisse ?

D'ailleurs, à ce propos, j'ai pris un moyen terme ; depuis ma plus tendre enfance (ma mère vous le dira), j'ai toujours remis au surlendemain ce que j'aurais parfaitement pu faire l'avant-veille.

Et je m'en suis bien trouvé.

Faites comme moi, ne vous pressez pas, et cela vous réussira.

Voyez plutôt les enterrements prématurés.

Si je m'étais pressé, je serais mort, à l'heure qu'il est.

Avouez l'irréparabilité de cette perte.

Mais voilà, j'ai préféré attendre, et vive la vie.

.....

Quand j'arrivai à Paris, fraîchement majeur, et à la tête d'un patrimoine, ma première visite fut pour le Quartier latin.

Cette visite dura environ une année, au bout de laquelle le petit patrimoine se trouva volatilisé, mais volatilisé à désespérer les plus subtils éthers.

Une grande fille jaune qui servait à la brasserie du Lapin mauve m'avait bu, en un bref laps, 1500 francs (quinze cents francs) de fine champagne.

Cette fille jaune était maigre.

Je me rattrapai sur une petite brune, boulotte, laquelle, en moins de trois semaines, absorba, à mon compte, pas loin de cinquante louis de curacao sec.

Un beau jour, je trouvai la champagne trop fine et le curaçao trop sec.

Il était bien temps !

La liquidation fut désastreuse : ruiné   plates coutures, perdu le goût du travail, pris de coutumes fâcheuses.

Je résolus ma mort... pour plus tard.

Un matin, je me trouvais tout à fait brokendown, quand une lettre me parvint qui m'annonçait le trépas d'un vague oncle, entrevu dans l'enfance, peu hanté et jamais chéri.

Seul héritier : votre serviteur.

Et l'affaire en valait la peine.

De son vivant, mon oncle était un marchand de cochons assez conséquent de la vallée d'Auge.

En voilà un bon commerce, vous qui parlez d'un bon commerce.

Vous achetez un petit cochon, un tout petit cochon qui vient de naître, un cochon au berceau, vous le payez deux sous. Les voisins vous apportent leurs épluchures, leurs croûtes de pain, le son de leur bain de son, etc. Tout ça profite au cochon, qui devient énorme, et vous le revendez trois mille francs à des charcutiers. Ces derniers...

Mais que viennent faire les charcutiers dans cette affaire ?

Dans le cochon, tout est bon, depuis la tête jusqu'à la queue. Ainsi les cochons de feu mon oncle furent-ils intégralement d vo-

rés, et je vous prie de croire que la chose ne traîna pas (huit cents tours à la seconde).

Cette fois-ci, ce ne fut pas au Quartier latin ; j'en avais assez ; mais dans des cercles, oh ! des cercles chic, où des gentlemen infiniment corrects abattaient avec la plus fâcheuse fréquence, ou bien tournaient le roi, dans le salon voisin, plus souvent qu'à leur tour.

Dire que mon argent fut dépensé donnerait une fausse idée de cette opération ; il fut humé, supé, comme on dit en mon pays**northman.

Et, de nouveau, j'invoquai la mort libératrice, mais toujours pour... tout à l'heure.

Malheureusement, les marchands de cochons ne sont pas tous mon oncle, et d'ailleurs, les marchands de cochons ne meurent pas tous les jours.

Ce sont même de rudes gaillards que les marchands de cochons.

Songez donc le tempérament qu'il faut, pour être marchand de cochons.

Se lever à des deux ou trois heures du matin, voyager par n'importe quel temps, courir tous les marchés, toutes les foires.

Vous qui souriez, je voudrais bien vous voir faire ce métier-là. Je ne vous en donnerais pas pour trois semaines.

Donc, je me trouvais de nouveau ruiné, et ruiné sans espoir.

Je vendis mes meubles, mes bibelots, mes livres (et même un monologue, La Nuit blanche d'un hussard rouge, avec dédicace de l'auteur, publié chez Paul Ollendorff, 28 bis, rue de Richelieu, qui me rapporta une assez jolie somme).

Je ne gardai que mon revolver.

Et puis le dernier sou fut absorbé.

Le dernier sou.

J'ouvris la bouche, j'introduisis dans cette cavité le canon du revolver, et... je me fis cette réflexion :

« Mon Dieu, je serais bien bête de me tuer avec une arme qui représente au moins un louis. »

Je vais la vendre... Et puis nous verrons.

Il sera toujours temps.

Je trouvai un vieux juif qui, après de longs pourparlers, m'offrit dix francs de l'outil meurtrier.

J'acceptai.

Sur les dix francs, je prélevai vingt sous pour une belle et bonne corde à la fois solide, mince et bien glissante. Une corde qui vous donnait des envies, rien qu'à la voir.

Le reliquat de la somme, comme dit M. Thiennet, me fit vivre trois jours pendant lesquels je ne me séparai pas de ma corde, dans le vague espoir que ça me porterait bonheur, par avance.

Le troisième soir, je rentrai dans mon hôtel, bien décidé, cette fois, à en finir.

La patronne de l'hôtel, avec un sourire enchanteur, m'annonça que, devant le non-paiement du mois échu, elle se voyait dans la cruelle nécessité de me retirer ma clef.

Ma corde et moi, nous nous retirâmes, annonçant de l'argent pour bientôt.

Il faisait rudement froid cette nuit, trop froid pour se mettre à l'eau. Et pourtant la Seine coulait là, sourde, noire, tentante.

Le petit matin se leva.

Et l'appétit avec.

Le vieux juif qui m'avait acheté mon revolver voulut bien me donner deux sous pour ma corde, mais en exigeant que j'y ajoutasse les boutons de mon gilet.

Une soupe légumière aux Halles constitua ma seule alimentation de la journée.

Le soir arriva bien lentement... mon dernier soir, pensai-je.

Je rôdai longtemps sur les quais, sur les ponts.

Et puis, à un moment, zut, allons-y gaiement... Plouff ...

.....

Un autre plouff, tout près, répondit au mien comme un écho.

« Tiens, pensai-je, un terre-neuve. »

Et voulant faciliter la tâche de mon sauveteur, je nageai vers le remous. Il était temps.

Une femme barbotait dans l'élément, une désespérée, comme moi.

Je pensai à la prime et la ramenai sur la berge.

Des frictions énergiques la ramenèrent à la vie.

« Où suis-je ? dit-elle... Oh, on m'a sauvée... moi qui voulais mourir.

— Excusez-moi, mademoiselle, fis-je un peu confus.

— Ah, c'est vous ? »

Elle était charmante, ma noyée, très pâle, ses cheveux noirs sur ses épaules, ses grands yeux effarés.

Un brigadier des gardiens de la paix intervint :

« Oui, c'est monsieur qui vous a tirée de la limonade. »

La jeune fille me tendit la main :

« Merci tout de même », dit-elle, souriant tristement.

Ses parents, prévenus par la police, arrivaient affolés.

La mère, une chipie, ne daigna seulement pas me voir, mais le père, un brave homme, me serra dans ses bras.

J'appris toute l'histoire.

La jeune fille avait voulu mourir par désespoir d'amour.

Mais cette baignade improvisée avait calmé sa belle passion.

À présent, c'est moi qu'elle aimait, moi, son sauveteur.

Alors, je l'ai épousée.

Ça m'a donc réussi de ne pas me presser.

Qu'ajouterai-je de plus ?

Ma femme est charmante, et j'ai enterré ma belle-mère ce matin.

q

Pour Rudyard Kipling

Les deux aliborons dressèrent l'oreille quand ils entendirent le chef de la caravane qui disait à l'un des hommes :

« Vous chargerez les éponges sur l'un des ânes et les sacs de sel sur l'autre. »

Dans l'humanité asine, au cas où j'oserais ainsi m'exprimer, ces deux baudets représentaient nettement chacun un antipode.

Le premier, d'origine française, avait servi, alors qu'il n'était qu'un mignon bourriqueau 1 dans une famille où il partageait les jeux et les leçons des enfants.

Aussi, son éducation s'en était-elle fortement ressentie.

Très calé en littérature, il n'aurait pas été fichu de résoudre une malheureuse équation du premier degré. Quant aux langues étrangères, il les ignorait aussi intégralement que si elles eussent été à créer encore.

Oh ! par exemple, les fables de La Fontaine, il les connaissait toutes sur le bout du sabot et il n'accomplissait pas une seule action dans sa vie sans invoquer une des moralités (?) de cette vieille fripouille, honte de Château-Thierry 2.

L'autre, c'était un de ces baudets anglo-saxons auxquels il aurait fallu se lever de bien bonne heure pour monter le coup.

Peu causeur, il se recueillait dans l'observation des phénomènes ambiants et n'agissait que par méthode scientifique.

On l'appelait Jack.

Notre compatriote (j'ai oublié ce détail, mais il est temps encore de le réparer) répondait, quand il daignait répondre, au nom de Baptiste.

.....

..

Le directeur de la caravane ajouta :

« Surtout, William, paquez solidement les colis, car nous allons avoir de nombreuses rivières à traverser et cela me déplairait fort de voir mes marchandises emportées au fil de l'eau. »

Comme nos deux animaux jouissaient d'une vigueur équivalente, on les chargeait indistinctement de tels ou de tels bagages selon que l'un ou l'autre se trouvait à proximité.

Tout de suite, Baptiste sentit grouiller en son cerveau de vieilles remembrances classiques :

« Éponges... sel... rivières à traverser... Tiens, mais je ne me trompe pas, il y a une fable de La Fontaine sur ce sujet : L'Âne chargé d'éponges et l'Âne chargé de sel.Parfaitement ! Un meunier, son sceptre à la main, menoit, en empereur romain, etc., etc... Moralité : je vais m'arranger de façon à prendre le sel, le bon sel qui fondra dans la rivière, pendant que cet imbécile d'An-

gliche aura toutes les peines du monde à s'en dépêtrer avec ses lourdes éponges imbibées d'eau. »

De son côté, le british donkey, après avoir jeté un coup d'œil sur le chargement, raisonnait ainsi :

« Du sel... des éponges... chacune de ces marchandises est enveloppée dans des toiles imperméables, bon ! Le lot d'éponges me paraît être de préférable chargement, d'abord parce qu'il est plus léger, et après parce qu'en vertu du principe d'Archimède, ces sacs me serviront de flotteurs au moment des fluviales traversées.

L'âne d'Albion avait raisonné plus juste que le classique français, lequel arriva tout rompu au but du voyage, cependant que le premier terminait sa route en joyeuses et, probablement, ironiques gambades.

Que cet apologue ne soit pas perdu pour vous, pères de famille gallo-romains, dont les fils sont appelés à de rudes combats dans la vie qui se prépare.

q

Chapitre 44 Résultat inespéré

Je reçois de ma très gracieuse amie miss Sarah Vigott, fille du major Vigott, actuellement en garnison à Malte, la lettre suivante de laquelle je me ferais scrupule de changer la plus pâle intonation.

« Bien cher camarade,

« Il faut que je vous raconte une chose qui va vous émerveiller excessivement fort.

« Quinze jours passés environ, après souper, la nuit paraissait splendide avec une claire de lune si belle que nous pensions tous à faire un léger promenade dans le jardin, avant le lit.

« Alors, combien forte était notre stupéfaction quand nous voyons notre jardin tout noir, tout plein de ténèbres obscures, tant que nous cognons contre nous-mêmes !

« Pourtant, partout ailleurs, le temps était tout à fait lumineux et si bien nous apercevions dans la mer les bateaux pêchant que nous pouvions compter leurs plus petites cordages.

« Alors, voilà que la frayeur de cette mystère refroidit notre sang et frissonne notre peau.

« Le petit Fred pleurait, car il disait que c'était la fin du monde.

« Oh ! si noir, ça était partout dans notre parc, si noir !

« Notre parc, c'est une terrasse située en haut qui voit sur la mer et qui n'a pas des murs autour pour faire l'ombre.

« Papa aussi devenait très ennuyé, quand nous entendions subit Jim (le plus vieux de mes frères) qui riait avec grands éclats.

« – Quelle matière avez vous, Jim, disait papa, de rier si fort en cette instant ?

« – Je ris, répondait Jim, parce que, en cette instant, c'est la plus comique chose de tout l'univers.

« Et comme il nous voyait chacun si inquiète, il expliquait nous la terrible mystère.

.....

« Vous savez, bien cher camarade, quelle attention nous payons à tous vos travaux scientifiques, à vos si intéressantes découvertes.

« Chaque fois que vous publiez une nouvelle idée, immédiatement nous la pratiquons à la maison.

« Quelquefois, ça ne réussit pas, d'autres fois, le résultat dépasse l'espérance.

« Pour cette chose de vers luisants que vous vous êtes occupé cet été, l'affaire était tout à fait bonne.

« Nous suivions attentivement votre recommandation et nous obtenons maintenant de magnifiques bêtes avec une lumière très forte et très durable.

« Quand vous disiez que les vers luisants éclairent vert parce qu'ils nourrissent avec la verdure et qu'ils pouvaient éclairer rouge quand ils mangent la rougure ou mauve quand c'est la mauvure, cette observation est positivement exacte.

« Plus de cent fois nous faisons cette amusante expérience et toujours le résultat n'était jamais contraire.

« Ainsi cette fameuse nuit que vous disais que notre pauvre jardin était si ténébreux malgré cette magnifique claire de lune, eh bien ! c'est mon frère Jim qui avait amusé à donner aux vers luisants toute la journée avant, à manger des tulipes noires que nous avons dans notre jardin, des tulipes si noires !

« Tout le monde dans notre maison vous embrasse et moi aussi deux fois, et même si vous voulez, un peu plus.

« Heartly yours,

« Sarah Vigott. »

Toute la question maintenant est de savoir si miss Sarah Vigott ne s'aurait pas payé ma fiole, comme disent les gens.

Oh ! ces Anglaises !

q

Chapitre 45 Un point d'histoire fixé

Vous êtes trop jeunes pour vous rappeler ça, mais vers la fin du XVe siècle, un assez mauvais bougre, du nom de Richard III, qui régnait sur l'Angleterre et la gorgeait de toutes sortes d'horreurs, fit la rencontre, à Bosworth, d'une armée ennemie parmi laquelle – ô France, on te reconnaît bien là ! – se trouvait un fort lot de nos compatriotes. L'issue du combat était dès lors facile à prévoir, et notre fripouille couronnée vit le trépas mettre un terme à ses forfaits.

Les choses, à vrai dire, ne marchèrent pas toutes seules.

En bon chef de corps, dès qu'il sentit la partie perdue pour lui, Richard III n'eut qu'une pensée : filer !

Par malheur, son coursier tombait fourbu et refusait tout service.

C'est à de tels instants que les minutes sont des siècles.

Frissonnant de terreur et de plus en plus désireux d'abandonner le peu salubre climat de Bosworth, Richard III exprimait, grâce à de rauques clameurs, le vif désir qui le tourmentait d'acquérir, même aux plus dures conditions, une quelconque monture.

Les mots qu'il prononçait en cette circonstance nous sont, mais contradictoirement, parvenus.

William Shakespeare, un ancien garçon boucher de Straford-sur-Avon, tombé, comme ce brave Alphonse Lemonnier, dans l'art dramatique, prête à Richard III, sur lequel il fit un mélo pas trop mal venu, ces mots :

« A horse ! A horse ! My kingdom for a horse ! »

Ce qui, dans notre langue, revient à :

« Un cheval ! Un cheval ! Mon royaume pour un cheval ! »

Certains historiens anglais, et non des moindres, modifient ainsi le texte royal

« A horse ! A horse ! My crown for a horse ! »

C'est-à-dire :

« Un cheval ! Un cheval ! Ma couronne pour un cheval ! »

(Car en anglais, « crown »**signifie « couronne », ustensile dont, encore à nos jours, – et on parle de civilisation ! – un petit nombre d'individus n'hésitent pas à se parer la tête, sans que personne dans l'entourage de ces loufoques ne songe à sourire, seulement.)

Richard III, à ce moment critique, prononça-t-il :

« Kingdom » ou « Crown » ?

Tout est là.

Eh bien, un document que nous avons sous les yeux, nous permet de trancher ce différend.

Richard III employa le mot «Crown »,**mais pas dans tout à fait le sens que lui attribuent certains historiens anglais, et non des moindres.

.....

..

Le document dont je parle plus haut, n'est autre qu'une lettre écrite à sa famille, le soir même de la bataille de Bosworth, par un soldat du pays de Galles.

Extrayons ce passage :

« ... Dans tout événement, même le plus grave, chers parents, le comique ne perd jamais ses droits. Poursuivis par un ennemi des plus acharnés, nous galopions éperdus. Le roi Richard avait pris les devants. Tout à coup, nous voilà pris d'un insurmontable éclat de rire en apercevant Sa Majesté, les quatre fers en l'air. Le sire eut bientôt fait de se ramasser, mais point le cheval. Et, comme nous l'avions rejoint, le royal fuyard n'eut-il point le toupet de nous offrir une couronne 1**pour l'une de nos montures ? Nous n'en revenions pas, et pour être sûr d'avoir bien entendu, je demandai au roi : « Combien, vous dites ? (How much do you say ?) Il nous répondit : « One crown ! One crown for a horse ! »

Dégoûtés de tant d'avarice alliée à tant de cruauté, nous abandonnâmes à son sort ce damné monarque ! »

Voilà donc encore un point d'histoire fixé !

q

1.Vous me permettrez bien, monsieur le rédacteur, d'ortogrier ainsi le nombre « sept ». Autrefois on écrivait « ung » et « huit » . L'usage biffa ce « g » et ce « c » superfétatoires. La survivance du « p » de « sept » est un scandale autrement grave, ne vous semble-t-il pas, que celui des biens de mainmorte ? (Note de notre correspondant.)

1.Je demande aux lectrices pardon de l'impoétique trivialité de ce détail, mais lorsque, comme moi, on écrit pour la postérité, on s'abolit à tout jamais le droit de broder ou d'arranger les choses. Ne voyez en moi qu'un pâle esclave de la vérité (lividus servus veritatis).

1.Le vrai mot français est raboutir ; mais, je ne sais pas pourquoi, ce mot-là me dégoûte.

1.Et le piéton donc ! À ce propos, les piétons ont-ils leur saint !

2.La hiérarchie populaire est pourtant fertile en calembours de cette sorte. Les paysans de chez moi font un pèlerinage à « Saint-Utrophe », pour se guérir de l'« utropysie ». (Lire « Saint-Eutrophe » et « hydropisie ») Et d'autres... !

3.Le naphte est abondant dans ces parages. Élie n'eut qu'à en distiller.

1.Très gracieusement, je me mets à leur disposition pour cette petite liquidation. Prière d'affranchir les envois.

1. De zoo, animal, et aggelos, messenger.

1. ddiamètre des fonds.

1. Le radium, en effet, n'a épaté que les poires. Le radium émet de la lumière, tous les métaux émettent de la lumière. La seule et mince différence qui sépare le radium des autres métaux, c'est la faible chaleur nécessaire à son incandescence. De même, pour fondre, le mercure se contente de ce que nous appelons la température ordinaire, ce qui ne prouve pas que le mercure soit un métal en marge des autres. Cette histoire de radium est le plus grand bluff du XIX^e siècle ; je le démontrerai bientôt, irréfutablement, dans une conférence dont le souvenir ne sera pas près de s'effacer.

1. Cette configuration ombilicale était très bien portée chez les Romains. Il est d'ailleurs visible que le mot nombrilvient de nombre, sans quoi il n'aurait aucune espèce de signification. On vient du reste de trouver récemment dans les fouilles de Pompéi une magnifique collection de nombrilsromains de l'époque, figurant des cinq, des sept et des neuf (en chiffres romains, bien entendu). De nos jours ces formes ont totalement disparu. C'est du moins l'opinion de M. Honoré Trouillard, le sympathique président de la Société des Recherches Ombilicales de la Vienne-Inférieure.

1. Nous serons vivement reconnaissants à nos lecteurs de ne pas relever cette bizarre assertion de notre collaborateur, fortement grippé en ce moment. (Note de la Direction.)

1. Fiacres.

2.Je tiens beaucoup à cette orthographe, quoi qu'ait pu en dire notre regretté oncle ; n'écrit-on pas lionceau, louveteau, baleineau, etc., etc. ?

1.Ne perdons jamais une occasion de conspuer la mémoire de celui qui, prenant parti pour la fourmi contre la cigale, cita complaisamment le mot atroce : « Ah ! vous chantiez, etc., etc. »

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/allais_alphonse_-_a_la_une/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR.

Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.